

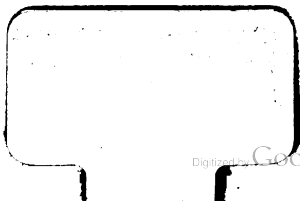


Dear
Mother

Jane Boates

Prose Hill

1817





Vet. F. 11. 1. 11

Seaver
William G. Seaver

Jane Boates

Prose Hill

1814



Vet. F. 31. 1. 11



Ah! Donnez, Donnez, et que le Ciel vous récompense.

Challou del.

Bouvier sculp.

L E

CHATEAU DE DUNCAM,

O U

L'HOMME INVISIBLE.

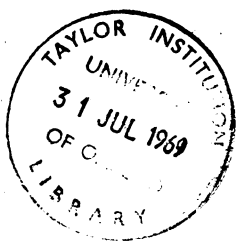
PAR MICHEL-THEODORE L. C....

T O M E P R E M I E R,

A P A R I S,

Chez M A R A D A N, Libraire, rue Pavée-André-
des-Arts, n^o. 16.

8.



Jane L E *Boates*
CHATEAU DE DUNCAM,

O U

L'HOMME INVISIBLE.

JE m'éloignais tristement du château d'Orfeld, où j'avais passé mes premières années. Mon tuteur m'appelaient auprès de lui, et j'étais sur la route de Piémont avec madame Béatrix, ma gouvernante, réfléchissant à la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant moi.

A seize ans, je connaissais déjà le malheur. La mort venait de m'enlever une mère adorée; mon père, le marquis de Vilmont, avait été assas-

siné l'année précédente, en allant à une de ses terres. Le chagrin de ces pertes successives avait fait naître en moi une mélancolie qui me consumait. Si le passé renouvelait mes regrets, je n'envisageais qu'avec peine un avenir qui n'avait plus rien d'attrayant pour moi.

Après un voyage de plusieurs jours, nous arrivâmes au château de Duncam. C'était une ancienne maison de plaisance des princes de Piémont; depuis l'alliance de ces derniers à la maison de Savoie, les comtes de Duncam y faisaient leur résidence. Les taureaux qui jadis surchargeaient l'architecture gothique de ces bâtimens, étaient disparus pour faire place aux armoiries des nouveaux possesseurs. Des tours noircies et à moitié ruinées par le temps, annonçaient l'antiquité de cet édifice.

Nous fûmes d'abord introduites dans une grande salle dont les murs

étaient couverts d'un nombre infini de portraits. Nous étions occupées à les examiner, lorsque l'épouse de mon tuteur parut. Elle s'approcha, m'embrassa tendrement, et me pria de me regarder comme chez moi. Elle nous fit servir une collation, et m'offrit ensuite de prendre un peu de repos jusqu'au retour du comte; ou, si je n'étais pas fatiguée, de me promener avec elle dans le parc, tandis que madame Béatrix, accoutumée à me servir, s'occuperait de faire arranger mon appartement. Je préférerais l'agitation au repos, et la comtesse n'en parut pas surprise; elle avait remarqué la tristesse empreinte sur tous mes traits, mes chagrins lui étaient connus, et son cœur sensible se promettait de les adoucir. « Vous accoutumerez-vous un peu ici? me dit-elle; cet endroit est bien triste pour une jeune personne. — Il n'en convient que mieux à la situa-

tion de mon ame, lui répondis-je en m'efforçant de sourire. — Nous tâcherons de calmer votre douleur, ma chère Anna, à dieu ne plaise que je veuille la combattre, elle est si naturelle ! mais vous ne vous refuserez pas aux consolations de l'amitié. Le défaut des ames tendres est d'aimer à nourrir leur mélancolie ; je le sais, mon amie, j'ai aussi connu le chagrin..... Ma jeunesse s'est passée dans le deuil et la tristesse, les larmes ont long-temps fatigué mes paupières ; et même à présent, que je devrais goûter le repos.... » Un léger bruit qui se fit entendre à quelque distance, empêcha la comtesse de continuer ; bientôt après un jeune homme sortit d'une allée voisine : « C'est vous, Robert, lui dit-elle ; qui nous procure le plaisir de vous voir à cette heure ? — Monsieur le comte, madame, que j'ai eu l'honneur de rencontrer près de la grotte, m'a

chargé de vous avertir qu'il ne rentrerait pas avant minuit. — Monsieur le comte, Robert? Oui, madame. — Et avec qui était-il? — Il était seul. — Cela me surprend. Dites-moi, mon ami, était-il à cheval? — Non, madame. — C'en est assez, Robert. Mais pourquoi ne pas avoir amené votre sœur? c'eût été pour mademoiselle de Vilmont une distraction et un plaisir. — Ma sœur, madame, sera au désespoir d'avoir manqué une occasion de vous être agréable, ainsi qu'à mademoiselle; mais s'étant trouvée un peu indisposée, elle n'a pas jugé à propos de sortir. — J'espère que son indisposition n'aura pas de suites, et que demain elle pourra réparer ses torts; car c'en est un pour elle, que de rester un seul jour sans me voir.» La conversation se prolongea jusqu'à ce que la fraîcheur du soir commençant à se faire sentir, madame de Duncam me proposa de ren-

trer. Robert nous reconduisit, et nous ayant saluées, il se retira.

« Ce jeune homme, dit la comtesse, est le fils d'un habitant de ces contrées. Son père est venu s'y établir il y a près de six mois. Passant un jour près de leur demeure, je fus frappée de la voix douce et sonore d'une jeune personne qu'accompagnait un luth harmonieux. J'écoutai quelque temps avec plaisir, et ne pouvant résister à ma curiosité, je me déterminai à entrer. Pérez était sorti; ses deux enfans me reçurent avec une politesse qui me charma; je les priai de ne pas interrompre leur concert, mais ma présence les avait intimidés; la pauvre Laure sur-tout ne put mettre deux notes de suite. Son embarras me fit peine; je la rassurai par des caresses, et l'engageai à venir le lendemain au château avec son frère. Depuis ce temps, il se passe peu de jours sans que je les voie; je

préside à leurs leçons, je leur donne des conseils, et leurs succès rapides me dédommagent de mes soins.»

« Quoi ! madame, avec un cœur tel que le vôtre, vous n'êtes pas heureuse ? Hélas ! devrais-je m'en étonner ; que de malheurs ma mère n'avait-elle pas soufferts ! »

Cette exclamation échappée à la douleur, semblait solliciter un aveu des chagrins de la comtesse ; je ne m'en étais pas aperçue, et ce fut la réponse de madame de Duncam qui m'en fit faire la réflexion. « Ma chère Anna, me dit-elle, ne parlons pas de mes peines, je sens que si quelque chose peut les diminuer, ce sera l'intérêt que vous paraissez y prendre. Mais vous devez être fatiguée, et je ne souffrirai point que vous attendiez monsieur le comte ; lui-même, malgré le plaisir qu'il aurait de voir son aimable nièce, me reprocherait de n'avoir pas songé à

vous laisser prendre du repos. » En disant ces mots, elle sonna. Un domestique parût, elle lui commanda de faire venir madame Béatrix, et de servir aussitôt à souper. Sur les dix heures, nous nous séparâmes. La comtesse me conduisit à mon appartement, qui communiquait, par un corridor, à celui de ma gouvernante.

Restée seule, je m'occupai à examiner la chambre où j'étais. Une tapisserie jadis superbe, mais que le temps n'avait pas épargnée, quelques meubles qui paraissaient aussi avoir été d'une grande beauté, et qui se perdaient dans l'immensité de cette pièce, tout rappelait une splendeur déchue.

Je vis avec plaisir que mes fenêtres donnaient sur le parc; j'admirai long-temps les environs du château, que la lune dans tout son éclat me permettait de découvrir. La soirée était fraîche, le ciel serein; il y avait

dans l'air ce calme qui remplit l'ame d'une douce mélancolie, et lui inspire des pensées qui font à-la-fois peine et plaisir. L'imagination remplit d'une foule de souvenirs que le spectacle ravissant dont je jouissais faisait naître dans mon cœur, j'oubliais le temps, lorsqu'un grand bruit occasionné par le retour du comte, me rappela qu'il était heure de me reposer.

Le lendemain d'assez bonne heure, mon oncle me fit dire qu'il désirait me voir. Cet empressement m'eût fait plaisir, s'il n'eût pas plutôt ressemblé à un ordre qu'à une prière. Je descendis dans une salle basse, où je le trouvai. Il parut surpris lorsque j'entrai. Il ne m'avait vue que fort jeune, et le changement qui s'était fait en moi excita son attention. De mon côté, je l'examinais avec soin; j'avais été frappée de sa ressemblance avec ma mère, et des larmes inyo-

lontaines étaient venues mouiller mes paupières.

« Vous êtes toujours affligée, ma chère Anna, me dit-il, vos regrets seront donc éternels ? Je sais que vous avez perdu la plus tendre des mères, mais pensez-vous que ce soit honorer sa mémoire, que de nourrir un chagrin si contraire à votre santé. En supposant que, dans le séjour qu'elle habite à présent, on éprouve encore quelques sensations, de quel oeil croyez-vous qu'elle voie cette douleur insensée à laquelle vous semblez vous condamner ? Imaginez-vous que le sacrifice de son enfant chérie puisse lui être agréable ? Vous l'aimez trop pour lui faire cet outrage. Ecoutez sa voix, elle vous ordonne de vous conserver. Quoique séparée d'elle, vous pouvez encore faire son bonheur sur la terre, par une parfaite résignation aux ordres de la Providence ; armez-vous donc de courage,

et mettez fin à des pleurs aussi inutiles. »

Le comte aurait pu parler beaucoup plus long-temps sans que je l'interrompisse. Ce genre de consolation, si nouveau pour moi, m'avait révoltée. Mes yeux interrogeaient ceux de ma bonne gouvernante, qui, elle-même, ne savait que penser de ce discours et du ton dont il avait été accompagné. Cette scène muette n'était pas échappée aux regards de mon tuteur : « Vous êtes étonnée, reprit-il, de m'entendre parler de la sorte, et cela ne me surprend pas. Qui pourrait s'intéresser à vous aussi vivement que moi ? Tous ceux qui ont vu couler vos larmes, les ont respectées comme un tribut de la piété filiale, et par cela même ils ont craint de les essuyer ; mais moi, qui prévois les maux auxquels cette habitude mélancolique va livrer ma chère nièce, l'enfant de ma Sophie bien-

aimée, je brave l'opinion momentanée qu'elle peut prendre de moi, et je tâche d'écarter des regrets qui peuvent lui devenir si pernicieux. »

« Ah ! monsieur, vous connaissiez bien peu ma mère, si vous avez imaginé que son Anna pût jamais l'oublier ! »

« L'oublier, je n'ai pas dit cela. J'ai peut-être regretté autant que vous cette femme adorable ; mais la raison est venue à mon secours. L'expérience m'a appris à ne pas laisser abattre mon courage. Dans un chemin aussi difficile que celui de la vie, il faut conserver ses forces pour résister à tous les maux dont il est hérissé. Vous êtes bien jeune pour sentir cette triste vérité. La perte de vos parens vous a fait connaître le malheur, et vous ne croyez pas qu'il en existe d'autres.... Pauvre enfant ! »

Le comte parut troublé en prononçant ces dernières paroles ; ses yeux

étaient fixés sur moi avec l'air du plus grand intérêt , lorsque la comtesse parut. Sa présence mit fin à la gêne que j'éprouvais ; les amitiés qu'elle me prodigua effacèrent bientôt de mon cœur les impressions désagréables que m'avaient causées les singulières consolations de mon oncle. Graces aux soins de cette femme aimable, la journée se passa assez agréablement. Le soir , les petits musiciens vinrent au château. Je fis connaissance avec la sœur de Robert. Laure était l'enfant de la nature ; la simplicité la plus touchante était répandue sur toute sa personne. Ce que son cœur sentait, sa bouche l'exprimait aussitôt. La comtesse l'avait entretenue dans cette heureuse ingénuité ; aussi, dès qu'elle lui eut demandé des nouvelles de sa santé , Laure répondit avec sa franchise ordinaire : « Je ne me porte pas très-bien , madame ; mais j'aurais plus

souffert de ne pas voir aujourd'hui mademoiselle , que je ne peux le faire d'une sortie peut-être imprudente. Je brûlais de vérifier par moi-même tout le bien que mon frère m'en avait dit. »

« Eh bien ! Laure , mademoiselle justifie - t - elle l'opinion que Robert vous en avait donnée ? Non , madame , et j'avoue que je ne me faisais nulle idée d'une personne aussi accomplie à l'âge de mademoiselle de Vilmont. — Vous me flattez , Laure , lui dis-je en souriant. — Oh ! mademoiselle , je ne flatte jamais. — Songez donc que vous me connaissez depuis si peu de temps ! — Cela est vrai , mademoiselle ; mais des traits tels que les vôtres ne trompent guère ; et puis l'accueil que vous faites à la pauvre Laure , suffirait pour l'enchanter. Je ne sais pas résister à l'amitié , » ajouta-t-elle en me regardant d'un air qui semblait à-la-fois en exiger et m'assurer de la sienne.

Le lendemain , Robert vint seul ; la fatigue de la veille ayant incommodé sa soeur , elle était restée chez elle. Elle fut quelques jours sans pouvoir sortir , et nous allâmes la voir plusieurs fois. Cette marque d'intérêt fit tant d'impression sur la sensible Laure , qu'elle fut bientôt rétablie et en état de continuer ses visites au château.

Cependant le comte avait reçu des lettres d'Orfeld , dans lesquelles on lui mandait que sa présence y était nécessaire pour mes intérêts. Il fit tout préparer pour ce voyage , et partit. Son absence , les tendres soins de la comtesse , la société des enfans de Pérez , dissipèrent peu à peu la profonde tristesse qui m'avait assié-gée jusqu'alors. L'air sombre et farouche de mon tuteur m'avait imposé. Le respect que j'éprouvais pour lui était mêlé d'une sorte de craintē dont je ne pouvais expliquer le motif. Son

épouse, au contraire, avait toute ma confiance, j'aimais à m'entretenir avec elle. C'était dans ses discours que je puisais la force et le courage nécessaires à ma position. Sa société était une école de vertus. Souvent je m'étais aperçue du peu d'égards que le comte avait pour elle, et sans concevoir le ton dur, et quelquefois méprisant, qu'il affectait en lui parlant, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la douceur qu'elle mettait dans ses réponses. « Ma jeune amie, me dit-elle un jour, la première qualité d'une femme, est la douceur. Faite pour obéir à un être aussi peu maître de ses passions que l'homme, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice. Les plaintes, loin de diminuer les maux, les prolongent; l'emportement les augmente. Le ciel ne nous fit pas faibles pour devenir impérieuses. Chacun doit s'attacher aux vertus de son sexe,

heureux qui peut avoir le courage de sa situation ! »

C'est ainsi que cette femme intéressante convertissait ses souffrances en devoirs. Elle connaissait la conduite de son époux, et tous ses soins étaient employés à la pallier. Jamais je ne lui surpris la moindre plainte contre lui, elle s'efforçait même de paraître contente de son sort. Que cette contrainte devait la faire souffrir !

Tandis que je cherchais à percer le mystère des peines de mon amie, non par une curiosité blâmable, mais par le desir si naturel de lui rendre les consolations que j'avais reçues d'elle, Robert travaillait à la distraire. Il ménageait adroitement des fêtes auxquelles il présidait toujours lui-même. Il rassemblait la jeunesse des environs, tantôt pour des courses, tantôt pour des danses, quelquefois aussi pour tirer de l'arc ; il rempor-

tait toujours le prix dans chacun de ces exercices. Je lui savais beaucoup de gré de ces attentions, parce qu'elles paraissaient faire plaisir à la comtesse, et je chargeais Laure de mes remerciemens. Pourquoi ne les faisais-je pas moi-même ? Cette réserve, dont alors je ne m'avouais pas les motifs, aurait dû m'éclairer sur mes sentimens ; mais j'ignorais l'amour même en commençant à le craindre.

Depuis long-temps on parlait d'une course dans les Alpes ; cette partie, dérangée souvent, soit par le temps, soit par la santé de la comtesse, ne se présentait à mon idée que sous l'aspect d'un plaisir délicieux. J'avais un grand desir de voir de plus près cet assemblage de merveilles qui, chaque jour, frappait ma vue d'une admiration que l'habitude ne faisait qu'augmenter. Nous partîmes un matin, la comtesse, Laure, son frère et moi, accompagnés seulement d'un

domestique. Nous marchions avec autant de sécurité que de désordre, entièrement absorbés par les scènes majestueuses qui nous environnaient, lorsqu'effrayé par le bruit d'une cataracte, mon cheval m'emporta avec la rapidité de l'éclair. En vain je veux le maîtriser, les forces et le courage m'abandonnent au même instant. Je pousse des cris perçans, j'appelle Robert à mon secours : il était sur mes pas, il arrive Je ne vis plus rien qu'un gouffre ouvert devant moi. Je perdis connaissance ; et lorsque je repris l'usage de mes sens, je me trouvai environnée des femmes de la comtesse. Cette tendre amie n'était point là. Laure m'apprit que la crainte qu'elle avait eue pour mes jours, lui avait occasionné un peu de fièvre, et qu'on lui avait conseillé de prendre du repos. « Mais vous, ma chère Laure, vous me paraissez bien pâle aussi, vous n'êtes pas à votre aise. Vous

pleurez, mon amie ; quel malheur dois-je craindre ? — Oh ! rien, mademoiselle ; rétablissez - vous , et mes chagrins finiront. — Où est votre frère, Laure ? — Mademoiselle » elle n'en put dire davantage , ses larmes inondaient sa figure. « Qu'est devenu Robert ? demandai-je à une des femmes qui étaient le plus près de moi. — Mademoiselle, il est chez son père. — Lui serait - il arrivé quelque accident ? — Non, mademoiselle, j'espère que nous le verrons ce soir. »

Cette femme ne parlait ainsi que pour me tranquilliser. Robert avait été victime de sa générosité. En sautant de son cheval pour se jeter au-devant du mien, sa tête avait frappé contre une pointe de rocher qui lui avait fait une blessure dangereuse. On avait été chercher au couvent le plus proche, un moine qui passait pour très-expert dans l'art de guérir. Il fut quelques jours sans oser rien

dire de positif sur l'état du malade. Ce ne fut que lorsqu'il répondit de lui, que la comtesse m'apprit ces détails. Jusque-là, elle avait employé différens prétextes pour excuser l'absence de Robert. Laure ne le quittait pas, je fus plus d'un mois sans voir cette excellente fille ; je n'avais de ses nouvelles que par les domestiques que l'on envoyait à chaque instant chez Pérez, et ces nouvelles ne me suffisaient pas. Il me tardait de la presser contre mon cœur, et de lui peindre la reconnaissance que j'éprouvais pour son frère, pour mon libérateur.

J'attendais avec impatience cet heureux moment, lorsqu'un matin la comtesse entra dans ma chambre d'un air égaré. Je l'avais vue sortir, suivant son usage, pour visiter quelques pauvres familles qui ne vivaient que de ses secours, et l'émotion que je remarquai en elle ne s'accordait

guère avec la sérénité de la bienfaisance. Je la regardais sans pouvoir proférer un seul mot. Ses yeux avaient je ne sais quoi de sinistre, qui portait l'effroi dans mon ame. « Anna, s'écria-t-elle, je n'ai plus de fils ! l'espoir est pour jamais banni de mon cœur . . . Insensée que j'étais ! j'avais osé espérer ! . . . Les monstres n'ont pas été touchés de mes larmes, ils ont ri de ma douleur Voilà dix-neuf ans que je souffre ! Mon Edouard, je ne te verrai plus ! . . . Qui m'expliquera, grand dieu, ce mystère d'horreurs ! » Elle s'arrêta quelques instans pour reprendre ses esprits, et laisser un libre cours aux larmes qui la suffoquaient ; elle ajouta ensuite : « Il y a bien long - temps, mon amie, que je vous cache ce secret, dont vous n'allez devoir la révélation qu'au trouble où je suis. Ah ! ne croyez pas que j'aie jamais manqué de confiance en vous ; votre cœur

m'était connu, j'ai craint de le déchirer par le récit de chagrins que la mort seule peut terminer. J'ai été mère, ma chère Anna, je l'ai été bien peu de temps !... Mon fils avait à peine six mois lorsqu'ils me l'ont enlevé... Ce fut pendant la nuit ; tout était livré au sommeil..... tout..... les méchants seuls veillaient : je m'étais endormie dans la douce confiance que mon Edouard reposait près de moi ; ma main était sur son berceau, je sentais battre son cœur... Un songe affreux me réveille en sursaut, je cherche mon enfant, je ne le vois plus ; j'appelle, ... nulle réponse. Je cours à la chambre de sa nourrice, elle était ouverte, j'entre personne. Je m'avance vers la fenêtre, une échelle frappe mes yeux, je ne puis plus douter de mon malheur. Ne sachant que résoudre, je m'apprêtais à descendre, lorsqu'attiré par mes cris, le comte entra dans mon appar-

tement. Mon désespoir lui explique notre malheur , tous ses gens sont bientôt dispersés ; mais leurs recherches sont inutiles, et mon fils est pour jamais enlevé à ma tendresse.

« Peignez-vous ma douleur hélas ! il faut être mère pour sentir ce que j'éprouvai. Ma raison s'aliéna , la vie me devint insupportable ; je fus six mois entiers dans un état cent fois pire que la mort. Enfin la religion , les exhortations d'un pieux ministre , l'espoir de retrouver mon Edouard se réunirent pour me tirer de ma léthargie. Je recouvrai la santé , si l'on peut appeler ainsi un état habituel de langueur. Ma première consolation ne date pas de bien loin , ma chère Anna, vous vîntes ici ; votre caractère me séduisit , je me plûs à vous regarder comme ma fille ; cette chimère faisait ma félicité. Le sort , me disais-je , se lasse de me persécuter , bientôt il réunira mes deux enfans ,

et je serai la plus heureuse des mères. Dans telles mains que mon fils soit tombé, il aura conservé la noblesse qu'il reçut avec la naissance, il sera digne de mon Anna Vaines illusions, un instant vous a détruites ! »

L'altération de la comtesse était trop visible pour que je la laissasse continuer ; je la conjurai de se calmer. « Madame , m'écriai-je, ayez pitié de votre fille, conservez-vous pour elle ; tous ses soins seront employés à vous dédommager de la perte que vous avez faite. — Bonne Anna , tu crois me consoler , et tu redoubles mes maux. Oui, j'ai perdu mon fils cette femme me l'a dit, en pourrais-je douter encore Que ne dirigeaient-ils leurs coups sur moi ? je ne leur refusais pas ma vie . . . Ah ! qu'ils m'auraient sauvé de tourmens ! . . . Gertrude , vous êtes bien coupable ! votre sœur n'a pu vous disculper Dieu de miséricorde , ajouta - t - elle

en se jetant à genoux , es - tu donc aussi un Dieu de vengeance ? Mon père , voilà l'effet de votre malédiction ; je croyais n'être qu'imprudente , je fus coupable j'ai mérité mon sort. » Elle laissa tomber sa tête sur ses mains ; peu à peu je la vis revenir à elle , et ses yeux tournés vers le ciel annonçaient qu'elle cherchait dans le sein de la divinité des consolations qu'elle eût vainement attendues de son propre courage.

Je suivais ses mouvemens avec autant d'intérêt que de gêne ; j'aurais craint de l'interrompre ; à peine osais-je respirer. « Ma chère Anna , me dit-elle en me tendant la main pour l'aider à se relever , vous connaîtrez entièrement ce qui se passe dans un cœur déchiré par la douleur et le remords. J'aurais voulu me taire pour ménager votre sensibilité ; maintenant mon silence serait trop pénible pour toutes deux. Conduisez - moi à

mon appartement; demain, ma chère fille » Elle n'eut pas la force d'en dire davantage ; les larmes qu'elle cherchait à retenir s'échappaient avec violence.

Elle voulut rester seule le reste du jour. Je respectai ses ordres, et ne me rendis auprès d'elle que lorsqu'elle me fit avertir. Elle était encore couchée. Je vis bien qu'elle avait passé une nuit pénible ; mais au milieu de la langueur répandue sur sa figure, je distinguai avec plaisir le calme de la résignation. Elle essaya de sourire en me voyant, pour me tranquilliser et détourner les questions que j'aurais pu lui faire. Je devinai son motif, et j'attendis, en silence, qu'elle m'adressât la parole. « Approchez-vous de moi, ma chère Anna, me dit-elle après s'être recueillie quelque temps, vous allez être dépositaire de mes peines les plus secrètes. Puis-je espérer que le récit que je

vais vous faire ne diminuera rien de l'estime que vous a inspirée l'infortunée comtesse de Duncam ? Une faute pleurée vingt ans excitera-t-elle votre indulgence ? Mon amie, je suis bien criminelle : je ne puis me le dissimuler, j'ai causé la mort de mon père !!! C'est moi qui l'ai précipité dans la tombe, moi qui faisais son orgueil, et sur laquelle il fondait tout son bonheur ! Frémissez, ma chère Anna, mais ne me haissez pas. J'étais encore bien jeune, lorsque le comte de Duncam fit demander ma main. Mon père, flatté de cette alliance, m'ordonna de regarder le comte comme l'époux qu'il me destinait. Il me vantait souvent l'antiquité de sa noblesse, et me citait toutes les époques où ses aïeux s'étaient illustrés. J'avais vu le comte, et ses titres étaient auprès de moi ses moindres recommandations. Le ciel allait recevoir nos sermens, tout était pré-

paré pour notre union , lorsqu'un écrit anonyme, tombé entre les mains de mon père, le fit tout-à-coup changer de résolution. Il me défendit de revoir monsieur de Duncam , sous peine de sa malédiction. Je ne devais écouter que ses ordres ; j'interrogeai mon cœur , l'obéissance me devint impossible. Qu'il en coûte, ma chère enfant , pour détruire les idées de bonheur dont l'imagination s'est longtemps fait une habitude ! Le songe, en se dissipant, ne laisse après lui qu'un vide affreux ; on voudrait rêver encore , il n'est plus temps , l'illusion est détruite.

« L'ordre de mon père fut un coup de foudre qui m'anéantit. Il me semblait que je n'avais plus d'avenir , ou plutôt celui qui se présentait à mes yeux n'était qu'un tissu de souffrances , que je me sentais incapable de supporter. Je déplorais ma pénible existence, accusant sans cesse la

rigueur du sort qui avait trompé mon espoir le plus cher, lorsque je reçus le billet suivant :

« Si vous ne partagez pas l'injuste
« prévention de votre père contre un
« infortuné qui ne peut vivre sans
« vous, vous lui accorderez, ce soir
« sur les onze heures, un rendez-
« vous dans la grande avenue du
« château. Des roses sur une de vos
« croisées m'assureront de votre con-
« sentement. Songez que c'est votre
« époux qui vous demande cette fa-
« veur,

« EDOUARD, comte de Duncam. »

« L'homme chargé de ce billet, avait choisi, pour me le donner, l'heure à laquelle j'avais coutume de me promener dans le parc, regardant comme impossible de s'introduire autrement auprès de moi. Je restai long-temps dans un étonnement stupide; je n'osais penser au rendez-vous qui m'était demandé, je le regardais comme

une insulte. J'aurais voulu retenir le messenger, lui faire mille questions; mais il était disparu si vite, qu'à peine même avais-je eu le temps de le voir. Je n'avais plus qu'un seul moyen de satisfaire ma curiosité..... Oh! Anna, croyez-vous que ce n'était que de la curiosité? Ce sentiment seul pouvait-il m'engager à donner le signal convenu?.... Comme mes mains tremblaient en préparant les fleurs; j'hésitais à les jeter sur mes fenêtres,.... plusieurs y étaient déjà tombées; le comte les avait peut-être vues; content, il avait sans doute quitté l'endroit d'où il m'observait, et regagné sa demeure en attendant l'heure indiquée.

« Je me reprochais mon imprudence, il n'était plus temps. Je balançais encore lorsque dix heures et demie sonnèrent à l'horloge du château. Je cours chez ma gouvernante, je lui fais un aveu sincère de tout ce

qui s'était passé , je me blâme moi-même pour éviter ses reproches , et je termine par la prier de m'accompagner au rendez - vous. Elle ne put voir les larmes que je répandais , sans être émue. Ses représentations étaient inutiles , elle n'en fit point. Nous sortîmes ensemble et trouvâmes le comte qui m'attendait avec la plus vive impatience. Il parut contrarié de ne pas me trouver seule. Il me parla de l'amour que je lui avais inspiré , et que l'absence n'avait fait qu'accroître ; il me disait que je ne pouvais sans crime former d'autres nœuds , que j'étais son épouse , et que rien sur la terre ne pouvait nous désunir. Je n'avais pas la force de répondre ; mon cœur battait avec une violence que je ne saurais exprimer. Monsieur de Duncam profita du trouble où j'étais pour me proposer de nous unir secrètement. Quand l'amour parle , la raison est bien fai-

ble, et, malgré les menaces de mon père, je promis tout ce que l'on exigeait de moi. Ma gouvernante fut mise dans la confiance, et le jour de notre mariage fut fixé au surlendemain.

« Au milieu d'un bois, à quelque distance du château, il y avait une chapelle desservie par les moines d'un monastère voisin ; ce fut là qu'à minuit nous convînmes de nous rendre. Le comte se chargea de prévenir le prêtre qui devait sanctifier notre union. Je ne vous rappellerai pas les idées sombres qui m'assaillirent pendant le court intervalle qui la précéda. Les présages les plus sinistres se présentèrent à mon esprit, et lorsque je passai devant l'appartement de mon père pour sortir du château, mes jambes me soutenaient à peine. Quel contraste ! il sommeillait paisiblement, il était peut-être occupé du bonheur de sa fille, tandis qu'elle détruisait le sien pour jamais.

« Le comte vint au-devant de moi, il était accompagné de deux de ses gens. Nous entrâmes ensemble dans la chapelle ; le prêtre n'y était pas ; nous attendîmes long-temps. Un desservant prépara tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie ; son œil curieux fixé sur moi , tâchait de percer le voile épais dont je m'étais couverte , et me causait de vives inquiétudes. Le comte s'en étant aperçu , allait céder à la violence de son caractère , et sans doute ce malheureux jeune homme eût payé cher son indiscretion , lorsque la lumière vacillante qui s'échappait des cierges placés sur l'autel , ayant frappé quelques oiseaux de nuit réfugiés dans la sculpture qui régnait autour de la voûte , ils s'enfuirent en poussant des cris affreux. Croiriez-vous , Anna , que je fus saisie de terreur au point de perdre connaissance ? Que l'imagination est faible dans ces moments

où le cœur épuisé des combats qu'il a soutenus contre l'amour et le devoir , cède à l'un sans pouvoir échapper aux remords ! Le prêtre arriva , et je fus mariée avant d'avoir recouvré mes forces. Après notre union , mon époux lui donna une bourse pleine d'or , en lui recommandant la discrétion ; ensuite il m'engagea à retourner au château , afin de ne pas éveiller les soupçons ; il me promit de me venir voir la nuit suivante pour arrêter ensemble la conduite que nous avons à tenir. Avant de me quitter , il remit à ma gouvernante une échelle de corde qui devait faciliter ses visites.

« Je restai plusieurs mois avec mon père , recevant ses caresses , quand je ne méritais que sa malédiction. Cruel supplice ! j'essayai vainement de lui parler du comte ; il était inflexible. « S'il eût été digne de toi , ma chère enfant , me disait-il , je n'aurais pas

balancé à vous unir ; mais c'est un homme bien dangereux , qui ne pourrait que te rendre la plus malheureuse des femmes. » Et c'était à son épouse qu'il parlait ainsi ! Concevez-vous , mon amie , le désespoir que ces paroles déchirantes portaient dans mon ame ? Souvent je fus tentée de me jeter à ses genoux et de lui avouer mon crime , sans calculer les suites que cette conduite pourrait entraîner : aussitôt je songeais au comte , et la crainte de m'en voir séparée me faisait renfermer mon secret dans mon sein.

« Un gage de notre union allait me trahir ; j'en avertis mon époux ; il me conseilla d'abandonner la maison paternelle , et de me réfugier ici. Avant de quitter mon père , je lui écrivis une lettre dans laquelle je lui demandais pardon de ma fuite ; je lui en marquais la cause en le conjurant , dans les termes les plus soumis , de

ne pas accabler de sa malédiction une fille qui ne cesserait jamais de le chérir. Prière inutile ! il a prononcé le mot fatal , il m'a déshéritée , et n'a pu survivre à son désespoir.

« Oui , ma chère Anna , mon père m'a repoussée de son sein , je n'ai pu recevoir son dernier soupir. Le dernier vœu qu'il adressa au ciel , fut un vœu de malheur pour sa fille ; il n'a été que trop bien exaucé ! Ma gouvernante , la complice trop facile de ma désobéissance , est morte la même année de mon mariage ; mon Edouard , mon fils bien-aimé , m'a été cruellement ravi , et mon ame depuis ce temps , déchirée par les remords , n'a pu goûter un seul instant de repos. Voilà , mon amie , la source de mes larmes ; vous voyez que rien ne peut la tarir. Ah ! quand je retrouverais mon fils , ce qui ne me paraît plus possible , n'aurais-je pas toujours à me reprocher la mort du meilleur

des pères ? Que de maux une seule faute n'a-t-elle pas attirés sur ma tête ! On ne meurt pas de douleur , depuis long-temps j'aurais fini ma pénible existence. »

« Ah ! madame, ne désespérez pas votre Anna par des réflexions aussi accablantes. Votre père ne vous a pas maudite.... j'en ai pour garant la tendresse qu'il avait pour vous ; non , il n'a pu vous maudire. »

« J'ose quelquefois en douter, me répondit la comtesse d'un air sombre ; mais si mon père m'a pardonnée, s'il faut que je croie vrai ce fatal écrit, qui a ajouté l'incertitude dévorante à tous les maux qui m'accablent, Anna, le comte de Duncam, cet homme pour qui j'ai tout sacrifié, avec lequel je suis unie jusqu'à la mort, mon époux, en un mot, est le plus..... Lisez, mon amie, cette lettre qu'un matin je trouvai sur ma toilette, trois années après l'enlève-

ment de mon fils ; ce qu'elle contient est si affreux que je n'osai pas même m'informer par quel moyen elle était arrivée jusqu'à moi. j'aurais craint d'éveiller les soupçons, J'aurais craint d'être forcée d'entrer avec le comte dans une explication dont le résultat , quel qu'il fût , devait me coûter la vie. Depuis cette époque , mon époux ne m'a pas serrée une seule fois dans ses bras , que je ne sentisse tout mon corps frémir , ou de l'injustice de mes soupçons , ou de l'horreur de leur réalité. Quand je vous assurais que j'étais la plus malheureuse des femmes , ce n'était point une douleur passagère qui m'arrachait cette plainte ; elle s'échappait à travers les efforts que depuis si long-temps je fais pour l'étouffer. Lisez , ma chère Anna , et que cette horrible confidence reste à jamais ensevelie dans le secret , même entre vous et moi. Je ne puis ajouter foi à ce que contient cet écrit ;

cent fois j'ai fait le projet de l'anéantir ; un pressentiment au-dessus de ma raison me force à le conserver. O mon Dieu ! vous seul connaissez le cœur de l'homme pour lequel j'ai désobéi à mon père.»

D'une main tremblante je saisis le papier que la comtesse me présentait , et je lus des yeux les détails suivans : il m'eût été impossible d'articuler un mot.

« M A D A M E ,

« La nature me donna des passions
 « violentes ; bien dirigées , elles pou-
 « vaient me conduire à la gloire ; une
 « première faute a décidé de ma vie ,
 « et le chemin du crime est le seul
 « que je puisse maintenant parcourir.
 « La sincérité avec laquelle je parle
 « de moi , doit vous garantir celle
 « avec laquelle je parlerai des au-
 « tres.

« Si je suis criminel , c'est au comte

« de Duncam que je dois le repro-
« cher. Il a abusé de mon inexpé-
« rience pour me faire servir ses pro-
« jets ; il crut trouver un esclave dont
« il disposerait à sa volonté, il s'a-
« perçut bientôt que la nature ne
« m'avait pas créé pour obéir, et que,
« dans la vertu ou dans le crime , je
« ne pouvais souffrir de maître. J'au-
« rais pu m'élever jusqu'à lui, il était
« coupable, je le fis descendre jusqu'à
« moi ; et malgré la différence que le
« hasard mit dans notre naissance ,
« nous sommes égaux.

« Unis par un intérêt commun ,
« nous sommes divisés dans tout le
« reste, et la plus grande dissimula-
« tion dont nous soyons capables ne
« va pas jusqu'à nous déguiser la mé-
« fiance que nous avons l'un pour
« l'autre. Il me fallait un otage contre
« le besoin qu'il éprouvait de se dé-
« faire de moi ; je me suis emparé de
« son fils. C'est le vôtre aussi, ma-

« dame ; ma sûreté personnelle doit
« vous répondre du soin que l'on
« prendra de son existence ; un autre
« sentiment le garantit plus forte-
« ment encore..... C'est votre fils,
« madame, ce titre est sacré pour
« moi.

« Quand le comte de Duncam se
« présenta pour être votre époux, il
« n'était attiré que par la fortune de
« votre père. Je doute que vos vertus
« lui aient inspiré des remords salu-
« taires, mais je crois que vos at-
« traits lui firent connaître l'amour..
« L'amour et le crime sont-ils donc
« compatibles?.... Je l'ignore ; mais
« je suis persuadé que si j'eusse été
« assez heureux pour prétendre à
« votre main et l'obtenir, mon cœur
« eût été purifié. Femme adorable !
« mourir pour vous m'eût paru le
« sort le plus digne d'envie.

« Le comte de Duncam me parla
« tant de vous, que je formai le projet

« de vous voir. J'y réussis ; je ne l'ou-
« blierai jamais. L'intérêt que vous
« étiez faite pour inspirer , ou peut-
« être la jalousie , me décidèrent à
« adresser à votre père un récit exact
« de la vie du comte. Votre mariage
« fut rompu ; je m'applaudis de mon
« succès , et je m'éloignai.

« Le comte profita de mon absence ;
« vous devîntes son épouse. A la sur-
« prise avec laquelle j'en reçus la nou-
« velle de lui-même , il dut s'aper-
« cevoir que je n'étais pas étranger
« au congé qui lui avait été signifié.
« Peu m'importe , je l'ai mis dans la
« nécessité de me ménager , de me
« craindre , ou de me perdre s'il le
« peut.

« Votre père était trop sensible
« pour se priver long-temps de sa fille
« unique et bien-aimée. Il ne répondit
« pas à votre première lettre ; mais
« la seconde lui fit verser des pleurs ,
« et vous fûtes pardonnée. Il vous



« permit de vous présenter devant
« lui. Sa lettre fut remise à votre
« époux ; il vous la cacha , et ne vous
« entretenit que de la haine implaca-
« ble de votre père , tandis qu'il lui
« rendait des visites fréquentes , et
« lui faisait croire que votre santé ,
« altérée par le chagrin , vous empê-
« chait de venir tomber à ses genoux.
« Votre père mourut (fasse le ciel que
« le crime ne lui ait pas abrégé le
« chemin du tombeau ! je n'accuse
« pas , les preuves me manquent).
« Le comte vous persuada que vous
« étiez maudite et déshéritée. Mal-
« heureuse femme ! respectez et bé-
« nissez la mémoire de votre père.

« Il prétendit avoir besoin de vos
« pouvoirs pour réclamer les biens
« qui vous appartenaient par votre
« mère , et vous fit signer tout ce qui
« lui était nécessaire pour disposer
« de votre fortune à volonté. A-t-il
« conservé vos richesses ? le comte a

« la passion du jeu ; cette passion fatale a décidé de sa vie.

« J'appris qu'il avait conjuré ma perte , qu'il était même assez hardi pour prétendre me dénoncer aux lois , et faire retomber sur ma tête la punition d'un crime dont il sait bien que je ne suis pas seul coupable. Sa naissance, son or le rassuraient ; mon courage suppléa à tout. J'enlevai votre fils, et je m'éloignai. Le comte n'a pas eu de peine , j'en répons, à deviner l'auteur de ce rapt ; mais il était hors de son pouvoir de m'atteindre ; ma hardiesse aussi pouvait lui faire soupçonner qu'il n'était pas de son intérêt de le tenter. Votre fils , madame, ne manquera de rien ; il vous ressemble , je l'aime, et je connais trop-ce qu'il en coûte de renoncer à la vertu , pour ne pas faire en sorte qu'on lui apprenne à l'aimer.

« Faites usage de ma lettre pour

« vous conduire dans la position dif-
« ficile où vous vous trouvez. Si vous
« desirez voir le crime pâlir, mon-
« trez-la au comte, mais tremblez
« pour votre vie. Votre fils suffit pour
« assurer la mienne contre ses pro-
« jets, et les éclaircissemens que je
« vous donne me vengeront de votre
« époux, en même temps qu'ils satis-
« feront la jalousie qui me dévore.
« Osez l'aimer à présent. »

Cette lecture péniblement achevée, nous gardâmes long - temps le silence. J'espérais que la comtesse le romprait la première, mais elle était absorbée dans ses réflexions. Jugeant à l'horreur empreinte sur tous ses traits, combien son ame était affectée, j'essayai de la consoler : — Votre fils existe sans doute, madame, lui dis-je, pourquoi renoncer à l'espérance ? — Vous ne savez pas tout, ma chère Anna, me répondit - elle, écoutez-moi. Hier, je revenais de visiter les

pauvres du village, et je regagnais lentement le château, lorsque les pleurs d'un jeune enfant attirèrent mon attention. Je courus vers lui, et lui demandai la cause de son chagrin : le pauvre petit innocent me regarda avec surprise, sans pouvoir me répondre. Je lui réitérai ma question, il s'écria : « Ma mère se meurt ; » puis me prenant par la main, il me conduisit à une chaumière, où je trouvai une femme couchée sur un grabat, et dont la maigreur annonçait une santé délabrée. Mon premier mouvement fut de lui offrir ma bourse. Elle tourna les yeux sur moi, puis aussitôt, jetant un cri aigu, elle cacha sa tête avec un sentiment d'effroi. Je ne savais qué penser de tout ce que je voyais, et je priai cette femme de s'expliquer. « Reprenez vos bienfaits, madame, me dit-elle. Hélas ! ma famille fut trop fatale à la vôtre pour en mériter des secours. —

Je ne vous comprends pas, lui répondis-je; qui êtes vous? — Ah! je conçois que vous ne me reconnaissiez pas dans l'état où le malheur m'a réduite, quoique vous m'avez vue bien des fois dans votre château; je suis la sœur de celle qui nourrissait votre fils. — Grand Dieu! m'écriai-je, savez-vous ce qu'elle est devenue? — Depuis long-temps, madame, elle est morte. — Et mon Edouard? — je n'ai jamais pu savoir de ses nouvelles. Ma sœur périt d'une mort violente en Espagne, où l'avait conduite son séducteur. Trois années après son départ, je reçus d'un homme de loi une lettre qui m'invitait à me présenter pour recueillir ce qu'elle avait laissé en mourant. Je partis pour Cadix; là, je pris des informations, mais je ne pus rien découvrir, ni sur le nom du séducteur de ma sœur, ni sur le sort de votre fils. »

« Cette rencontre imprévue, ajouta

la comtesse, l'espoir qu'elle fit naître un instant dans mon cœur, le chagrin de le voir si cruellement déçu, me causèrent une émotion si violente, que j'en perdis la raison. Vous avez vu dans quel état j'étais lorsque je rentrai au château. Mais cette malheureuse n'est pas coupable des crimes de sa sœur; je l'ai quittée bien brusquement : faites-vous y conduire, ma chère Anna; portez-lui des secours, et tâchez d'en tirer des éclaircissemens. Pour moi, en pensant à mon fils, il m'est impossible de conserver assez de sang-froid pour mettre à profit les détails que sa conversation pourrait offrir. » J'obéis à la comtesse; et je me présentai à la chaumière qu'habitait cette femme. Il n'était plus temps; le délire de la fièvre ne la quitta qu'avec la vie.

Il serait impossible de se faire une idée juste de l'effet que produisit sur moi la confiance que je venais de

recevoir. J'avais connu la tristesse par la perte de mes parens ; mais que cette tristesse qui naît des sentimens les plus doux de la nature , qui nourrit l'ame même en l'affectant , était différente du désespoir qui accablait la comtesse ! Que de crimes , d'incertitudes enveloppaient son existence , effrayaient ses pensées ! Le comte de Duncam m'avait , à la première vue , inspiré une espèce de crainte , d'antipathie , que je m'étais reprochée. Mais alors je n'envisageais qu'avec la plus grande répugnance la nécessité où je me trouvais de vivre sous sa protection. S'il était aussi coupable que le peignait l'écrit tombé dans les mains de la comtesse ; si la passion du jeu qu'on lui reprochait était véritable , n'avais - je pas lieu de redouter qu'il n'abusât du titre de tuteur pour disposer à son gré , et contre mes intérêts , de la fortune considérable que m'avaient laissée

mes parens ? Sans appui contre ses projets , quelle puissance me soutiendrait contre lui , s'il était capable d'en former qui fussent contraires à mon bonheur ?

Des événemens que m'avait racontés madame de Duncam , ce qui revenait le plus souvent à ma pensée , était la violence de l'amour qui l'avait entraînée dans une désobéissance , source de tous ses malheurs. J'avais rarement entendu parler de cette passion , je n'avais jamais cherché à l'approfondir ; mais , en ce moment , j'osai interroger mon cœur , et il me sembla que l'image de Robert l'occupait tout entier. A peine connaissais-je ce jeune homme ; j'ignorais sa naissance ; sa situation annonçait trop que rien ne pouvait nous réunir , et j'accusais la nature de lui avoir prodigué tous ses dons , ou la fortune , de lui avoir refusé les siens. Il était blessé , souffrant ; c'était pour

m'avoir sauvé la vie : j'essayai de me persuader que la reconnaissance seule guidait l'impatience que j'avais d'apprendre de ses nouvelles , et je hâtai par mes vœux , la visite que nous avait promise sa sœur.

Jamais journée ne me parut si longue que celle qui devait amener Robert dans le château. J'avais passé la nuit entière sans dormir , d'abord me reprochant la joie que j'éprouvais , ensuite lui donnant un libre essor , en pensant combien je serais coupable d'ingratitude , si je pouvais voir indifféremment l'homme courageux qui avait , sans balancer , risqué son existence pour sauver la mienne. Mais qu'il me fut difficile de prendre un parti sur la manière dont je le recevrais ! Témoigner toute ma reconnaissance , n'était-ce pas l'autoriser à croire qu'un sentiment plus tendre se cachait sous l'apparence d'un devoir , pour s'expliquer sans contrainte ?

Lui montrer de la froideur, c'était jeter le découragement dans son ame, lui donner une idée affreuse de mon caractère. Quoi ! Robert croirait Anna incapable de sensibilité, et, pour élever une barrière entre l'amour et celui qui m'avait sauvé la vie, il aurait fallu renoncer à son estime..... Cet effort était au-dessus de mon courage.

Le jour vint, que je n'avais encore pris aucune résolution ; mais je me levai impatiente de jouir du jour où je devais voir Robert. Les heures s'écoulaient bien lentement ; il me semblait que tout se faisait dans le château contre l'usage ordinaire, et quand la cloche sonna la réunion pour le déjeuner, ce fut avec la plus grande surprise que je m'aperçus qu'il n'était pas encore dix heures. Ce n'était qu'à cinq de l'après-midi que mon espoir devait se réaliser ; j'employai le temps à compter ses

moindres divisions , si j'en excepte quelques minutes que , de quart-d'heure en quart-d'heure , je donnais à considérer , arranger , ou plutôt déranger ma toilette. Je craignais l'amour , et je voulais plaire ! Comment les actions pourraient-elles se concilier , quand le cœur et la raison se combattent ?

Enfin on annonça Robert. La comtesse lui témoigna l'intérêt le plus vif ; en revanche , avec quel plaisir je m'occupai de l'aimable Laure ! Peut-être n'avais-je rien à lui dire , et pourtant je ne cessais de lui parler : si son frère m'eût adressé la parole , jamais , j'en suis sûre , je n'aurais pu trouver de réponse ; mais il était aussi occupé de madame de Duncam , que je l'étais moi-même auprès de sa sœur. Quand , par hasard , je jetais les yeux sur lui , les siens , toujours tournés vers moi , m'ôtaient la liberté de le considérer , et ce ne

fut qu'au moment où il se retirait, que, frappée de sa pâleur, un intérêt plus puissant que la réflexion, m'engagea à le regarder jusqu'à ce que les larmes, qui remplissaient mes yeux, le dérobaient à ma vue, et me fissent sentir la nécessité de prendre sur moi plus d'empire.

Cette impression fut bien vive sans doute, car dans tous les instans de ma vie, heureuse ou malheureuse, l'image de Robert ne se présentait à moi, pour me séduire ou me consoler, qu'accompagnée de cette pâleur à laquelle il m'est impossible de donner un nom. Courage, amour, reconnaissance, espoir, ses vertus, mes sentimens me parurent, en ce moment; rassemblés sur cette figure intéressante.

Espoir, oui, j'ai prononcé ce mot, et je dois apprendre sur quoi je le fondais. Illusion d'un cœur sensible, vous ne paraîtrez extraordinaire qu'à

ceux qui sont incapables d'apprécier les diverses sensations qui m'agitaient.

Le récit des aventures de la comtesse de Duncam m'avaient vivement frappée. Jeune, sans expérience du monde, n'ayant, dans ma famille, entendu parler que de mœurs simples, de vertus à-la-fois douces et faciles, on peut croire qu'un tableau aussi rembruni laissa de profondes traces dans mon imagination.

Dans le même temps, toujours occupée de l'intérêt que m'inspirait Robert, soit pour m'y livrer, soit pour le combattre, la comtesse de Duncam et ce jeune homme s'emparèrent tellement de mes facultés, qu'à force de penser alternativement à l'un et à l'autre, ces deux objets finirent par se confondre en moi. Tantôt je voyais Robert tel qu'avait dû être le comte lorsqu'il séduisit la comtesse ; tantôt, me rappelant les

vœux de cette femme intéressante pour m'unir à son fils , je croyais..... Mais ce fut sur-tout le jour où je revis , pour la première fois , celui qui m'avait sauvé la vie , où je le revis dépourvu de cette fraîcheur qui , en fixant les regards , empêchait de détailler ses traits ; ce fut après avoir long-temps considéré sa pâleur , que , reportant les yeux sur la comtesse , je fus presque effrayée de la ressemblance qui se trouvait entr'eux. Mon imagination préoccupée me trompait-elle , ou la nature , par une bizarrerie inconcevable , avait-elle mis des rapports aussi frappans entre deux êtres que le hasard seul devait rapprocher. Je l'ignorais ; mais ces rapports n'eussent - ils existé que dans mes idées , il me devint impossible de ne pas m'en occuper sans cesse. Je laisse à penser toutes les rêveries que ce rapprochement faisait germer dans une tête livrée ,

pour la première fois, aux douces illusions de l'amour.

Desirant prendre tous les renseignemens possibles sur le sort de Robert , et n'osant faire part de mon motif à la comtesse , je lui demandai si elle connaissait la famille de ce jeune homme. Ne trouvant point , dans ses réponses , toute la clarté que je voulais , ma curiosité fut assez active pour exciter la sienne , sans qu'elle pût deviner le but qui me faisait agir. Nous convînmes qu'à la première visite de Robert , nous l'engagerions à nous faire part des détails de son enfance et de ses projets pour l'avenir. La comtesse trouvait qu'il était malheureux qu'un être aussi intéressant perdît, dans un village , l'époque de sa vie , où un homme peut avantageusement décider son sort ; elle désirait, me dit-elle , pouvoir contribuer à son avancement. L'obligation que j'avais à son courage me permettait

de joindre mes vœux à ceux de madame de Duncam ; s'il n'eût fallu que de l'argent pour que Robert pût prétendre à tout, et que j'eusse été maîtresse de ma fortune , je me serais trouvée trop heureuse d'en faire l'emploi en sa faveur.

J'aurais désiré revoir le lendemain même Robert , afin d'entendre un récit auquel mon imagination prêtait tant d'intérêt , et pourtant je craignais de sentir m'échapper une illusion bien folle sans doute , mais qui m'occupait agréablement. Plus le moment d'éclaircir mes doutes approchait , moins je pouvais concevoir comment j'avais pu m'y livrer. En effet, de la longue conversation qu'il eut avec la comtesse , il résulta qu'il était fils de Pérez , qu'il ne se rappelait pas du tout sa mère , morte en donnant le jour à Laure , sa sœur. Il avait été élevé dans une petite ville d'Italie ; les frais de son éducation ,

au-dessus de la fortune de son père, furent toujours acquittés par un parent dont on lui parlait souvent, qu'on disait au service de la cour d'Espagne, mais qu'il n'avait jamais vu. Son père avait parlé plus d'une fois de venir se retirer dans ce village, et ne s'était décidé entièrement que depuis six mois. Ce projet l'avait d'abord alarmé, ainsi que Laure, sa sœur; ils craignaient tous deux l'ennui d'une trop grande solitude; mais les bontés de madame de Duncam avaient fait une telle impression sur son cœur, que son plus grand chagrin eût été d'être obligé de retourner à la ville. Cependant d'un jour à l'autre cela pouvait arriver; l'intention du parent qui faisait les frais de son éducation ayant toujours été de le faire entrer au service. J'étais présente à cette conversation; le ton attendri avec lequel Robert parlait de son départ possible, et prochain

peut - être, m'arracha un soupir. Je ne sais s'il s'en aperçut, rien au monde n'aurait pu m'engager en ce moment à lever les yeux sur lui.

Madame de Duncam le félicita de la bienveillance de son protecteur, en l'exhortant à se rendre toujours digne de l'intérêt qu'il prenait à son sort; elle le pria de dire à Pérez, que si le crédit du comte pouvait servir à l'avancement de son fils, elle s'engageait à le porter à toutes les démarches qu'il jugerait nécessaires. « Puisque nous sommes menacées de vous perdre bientôt, ajouta - t - elle, n'avançons pas l'instant des privations, et dorénavant venez nous voir sans chercher d'autre motif que celui de nous faire plaisir. En votre absence, je vous promets de veiller sur Laure, et j'espère qu'Anna trouvera quelques charmes à cultiver les dons que cette aimable enfant a reçus de la na-

ture ». J'embrassai Laure en la serrant contre mon cœur.

Depuis ce jour, il s'établit entre les enfans de Pérez et nous, une société si intime, que nous regardions comme perdu, le temps que nous passions sans les voir. La comtesse, toujours présente à nos jeux, à nos concerts, à nos entretiens, jouissait de notre gaieté, comme une mère jouit du bonheur de ses enfans ; notre tendresse pour elle faisait régner entre nous beaucoup d'émulation, mais point de rivalité ; la distraire de sa mélancolie, lui arracher un sourire, était un triomphe que nous partageons tous sans chercher à qui en appartenait l'honneur. En un mot, nous étions heureux, et si l'innocence de nos mœurs ne brisait pas le charme de l'amour, du moins empêchait-elle qu'il nous éloignât de nos devoirs. Peut-être n'ai-je jamais plus aimé Robert, et n'ai-je moins cru que je

l'aimais, qu'à cette époque où, le voyant tous les jours, il ne me restait rien à désirer.

Le retour du comte de Duncam commença par troubler nos plaisirs ; sa jalousie les changea bientôt après en regrets bien amers. Homme fourbe ! tu lus dans mon cœur, et ton adresse perfide me fit voir une rivale dans ton épouse, dans cette amie respectable..... C'est le seul tort que je puisse reprocher à l'amour ; il me paraît si grand, que tout le bonheur dont il m'a fait jouir n'a pu me décider à le lui pardonner entièrement.

La comtesse était mélancolique ; mais, comme je l'ai déjà observé, loin de se plaindre de la gaieté de ceux qui l'entouraient, sa bonté l'engageait à y applaudir. Le comte, au contraire, était sombre ; mal avec sa conscience ; la tranquillité des autres lui semblait un reproche, leurs plaisirs une insulte. Il essaya d'abord,

par sa mauvaise humeur , de rompre l'intimité qui existait entre le château et les enfans de Pérez ; mais sa mauvaise humeur ne servant qu'à nous faire mieux apprécier la douceur de nos entretiens , nous supportâmes ses brusqueries pour ne pas cesser de nous voir. Plus d'une fois Robert remarqua que c'était particulièrement à lui que s'adressaient les impolitesses du comte , plus d'une fois il forma le projet d'interrompre ses visites ; je me plaignais aussi de mon tuteur , je tremblais de la solitude dans laquelle j'allais être plongée , et Robert oubliait les torts qu'on avait avec lui , pour m'empêcher de m'occuper des maux que je paraissais redouter.

Le comte de Duncam qui lisait dans mon cœur mieux que moi-même , voulant , à tel prix que ce fût , éloigner ce jeune homme , prit à mon égard un air plus affable , plus caressant

qu'à son ordinaire. Il semblait trouver du plaisir à être seul avec moi, et toujours ses paroles prenaient le ton de la confiance. Il me fit beaucoup de questions sur la manière dont j'avais passé le temps de son absence, et me demanda si j'étais contente des égards que me témoignait son épouse. Je laisse à penser avec quelle chaleur je fis l'éloge de cette femme intéressante. Mon tuteur m'écoutait d'un air moitié froid, moitié railleur ; et lorsque j'eus fini, il se contenta de me répondre : « Je ne suis pas étonné, ma chère Anna, qu'elle vous ait séduite à ce point ; elle est très-adroite. » Il me quitta aussitôt.

Ce peu de mots fit en moi une révolution inconcevable ; lorsque la comtesse m'inspirait autant d'amitié que de respect, lorsque j'étais persuadée que son époux ne pouvait s'empêcher de lui rendre justice, même en ayant des torts avec elle, il me-

pa-aisait bien extraordinaire d'entendre parler d'elle comme d'une femme qui avait besoin de combiner ses actions, avec moi sur-tout qu'elle n'avait aucun intérêt à tromper. Je repoussai toute idée qui lui fût contraire, et j'allai jusqu'à me faire un crime d'avoir osé réfléchir sur les paroles du comte, què j'attribuais uniquement à l'humeur. Mais cet homme, qui sans doute concertait déjà les affreux projets qui me rendirent si malheureuse, ne se contenta pas d'une accusation aussi indiscrete. Dans les conversations que nous avions ensemble, tantôt il me faisait entrevoir qu'il ne doutait pas que son épouse ne m'eût fait de lui un portrait désavantageux : « C'est l'usage de toutes les femmes qui tremblent de voir éclairer leur conduite, me disait-il, de commencer par prévenir contre l'équité de leur juge. » Tantôt il me laissait entendre que sa sévérité à

L'égard de la comtesse, ne paraîtrait que justice à quiconque serait instruit des détails qu'un mari doit toujours ensevelir dans le silence. Je n'osais l'écouter, ni le croire; mais je sentais s'affaiblir la confiance que m'avait inspirée madame de Duncam, et quoique je blâmasse intérieurement les brusqueries de son époux, brusqueries qui chaque jour devenaient plus fréquentes, j'étais réduite à la plaindre, mais non avec cette indignation sourde qu'inspire à tous les cœurs sensibles l'innocence outragée.

Quand mon tuteur eut jeté dans mon ame l'incertitude qui rend presque toujours crédule, il se plaignit des fréquentes visites de Robert. « On ne me trompait pas, me dit-il, en m'écrivant que ce jeune étranger s'était rendu nécessaire en mon absence; mais avant de l'avoir observé moi-même, comment aurais-je pu

soupçonner la comtesse d'admettre, dans son intimité, un homme sans naissance, dont tout le mérite consiste dans quelques dons que la nature lui a prodigués. Je sais ce que vous pourrez me répondre, ajouta le comte en s'apercevant que j'allais l'interrompre, mais, ma chère Anna, votre ingénuité vous rend facile à tromper, et lorsque vous éleverez la voix en faveur de madame de Duncam, vous agirez avec la candeur de votre âge; elle agit avec l'expérience du sien, en faisant entendre que c'est pour vous que cet inconnu vient ici, et que vous n'êtes pas insensible à son amour. »

Une rougeur subite me couvrit le front; j'étais honteuse d'être soupçonnée d'aimer Robert, j'étais indignée que la comtesse eût dévoilé mes sentimens à mon tuteur, lorsqu'elle-même ne m'avait donné à cet égard ni conseils, ni aucun motif de croire

qu'elle eût deviné le secret de mon cœur.

« Je vois combien un pareil soupçon vous offense, me dit le comte après avoir joui quelque temps de mon émotion ; mais, ma chère Anna, je m'en rapporte à vous. Sans l'aveuglement qui ne permet pas à madame de Duncam de réfléchir sur l'espèce d'intérêt que lui inspire ce jeune homme, n'aurait-elle pas été la première à éloigner ses visites ? ne fût-ce que par égard pour vous. Je ne crains pas que vous descendiez à un choix aussi bas, à un choix qui n'aurait jamais mon approbation ; mais une femme plus prudente, loin d'exciter un soupçon qui vous humilie, dans l'espoir de détourner ceux que l'on peut former sur elle, une femme plus pénétrée de ses devoirs, n'aurait-elle pas dû s'opposer à une intimité toujours dangereuse ? Ne soyez donc pas étonnée si j'insiste auprès

de la comtesse pour rompre une liaison dont j'ai droit d'être surpris, et si vous desirez lui éviter un ordre qu'il me serait peut-être impossible d'adoucir, chargez-vous de lui faire sentir la nécessité de congédier Robert. — Moi ! monsieur, m'écriai-je ; madame de Duncam n'a pas d'avis à recevoir de moi, et je ne me permettrai jamais de porter mes regards sur ses actions. »

Il eût fallu plus d'expérience du monde que je n'en avais, pour approfondir la perfidie du comte de Duncam. N'ayant jamais vécu au milieu des méchants, comment aurais-je soupçonné que celui qui devait veiller sur moi, que celui auquel les lois avaient remis toute la puissance paternelle pour me protéger, formait le projet de me perdre, et rejetait sur son épouse une jalousie qu'il n'éprouvait qu'en voyant Robert auprès de moi. Dans mon innocente

ignorance, je me permis de réfléchir sur des discours que j'aurais dû repousser avec horreur, et dès-lors la conduite de la comtesse ne me parut plus exempte de blâme. Son amitié pour Robert, qui m'avait toujours semblé pure comme celle d'une mère, prit à mes yeux prévenus un caractère auquel il me serait impossible de donner un nom. Persuadée, sur tout, que le comte lui avait fait sentir que les visites de ce jeune homme lui déplaisaient, je ne pouvais m'expliquer par quel excès d'imprudence madame de Duncam continuait à le recevoir, et le traitait en présence de son mari avec la même affabilité dont elle avait pris l'habitude en son absence. Vingt fois je fus au moment de l'avertir du danger qui la menaçait, et toujours convaincue qu'elle le connaissait, qu'elle le bravait, la parole expirait sur mes lèvres. Peut-être aussi redoutais-je

qu'elle ne se déterminât à rompre des visites dans lesquelles je trouvais tant de charmes.

Entourée de craintes, de soupçons, je perdis la gaiété; madame de Dun-
cam m'en faisait des reproches, je
lisais dans les yeux de Robert le cha-
grin que lui causait la froideur que
j'affectais avec lui; en un mot, nous
continuions à nous trouver ensemble
comme avant le retour du comte;
mais nous n'étions plus heureux;
nous le sentions tous, personne n'o-
sait en chercher la raison. Hélas!
qu'un seul change dans une société
unie comme était la nôtre, il détruit
le bonheur de tous. Mon cœur n'était
pas changé, mais le comte avait trou-
blé mon esprit; je tremblais de dou-
ter de l'amitié de la comtesse, je ne
pouvais cependant y croire; l'obser-
vant, lorsque Robert était présent,
avec les yeux de la jalousie, je ne
parlais moi-même devant elle qu'avec

la circonspection qu'inspire la présence d'une rivale. Nous passions les jours dans cette situation gênante ; le comte , qui l'avait préparée , s'était aussi chargé de nous en tirer.

Un soir , nous étions tous rassemblés , la comtesse brodait , Laure , Robert et moi nous faisons de la musique , M. de Duncam qui , en partant le matin , avait annoncé qu'il serait deux jours absent , revint à notre grande surprise , et , contre son usage , s'établit dans l'appartement de son épouse. Son humeur était sombre jusqu'à la férocité ; passant brusquement d'un siège à un autre , il ne pouvait proférer une parole qu'avec l'accent de la colère. Plusieurs fois la comtesse lui demanda s'il désirait lui parler en particulier , s'il voulait qu'on mît fin à notre concert ; mais il répondait, d'une manière si dure, qu'il serait désespéré de trou-

bler nos plaisirs , qu'il les troublait bien plus qu'en nous ordonnant d'y renoncer. En effet , nous ne savions si nous devions cesser pour le satisfaire , ou continuer pour ne pas lui donner un nouveau motif de répéter que sa présence nous gênait. Enfin , nous avançâmes le moment de nous séparer : l'adieu de Robert était triste. Pressentait-il que le temps du bonheur était déjà passé ? Pour moi , je n'en doutais pas.

Effectivement , à peine les enfans de Pérez furent-ils sortis , que mon tuteur , sans s'adresser directement à la comtesse ou à moi , s'emporta contre les femmes imprudentes qui , n'écoutant que leurs passions , oublient ce qu'on doit à la naissance , à ses devoirs , à l'estime publique. Sa sortie fut aussi longue que violente ; je tremblais pour madame de Duncam , sur qui je me décidai enfin à lever les yeux , et ce ne fut pas

sans surprise que je trouvai, dans ses regards attachés sur moi, la même inquiétude à mon égard. Elle avait essayé plusieurs fois d'interrompre son époux, et toujours elle avait commencé ainsi : « Je vous ai dit, monsieur, que votre pupille..... » Mais le comte, loin de la laisser continuer, ne mettait que plus d'empressement à débiter ses maximes générales. Il termina par ordonner à la comtesse de faire défendre l'entrée du château à Robert et à sa sœur : en vain elle lui demanda quelques jours pour les préparer à cette nouvelle, qui paraîtrait d'autant plus rigoureuse, qu'elle serait moins prévue. Il s'emporta plus violemment que jamais, et son épouse n'eut d'autre parti à prendre que celui du silence.

Quand il nous eut quittées, madame de Duncam se plaça à son secrétaire, et sans proférer une seule parole, elle écrivit à Pérez le billet suivant,

qu'elle me présenta en m'engageant à le lire.

« Des raisons qui me sont abso-
« lument particulières , m'engagent ,
« monsieur , à vous prier de ne plus
« permettre à vos enfans de venir au
« château. Croyez que c'est à regret
« que je me prive de leur société ;
« gardez mon billet comme un té-
« moignage éclatant que , loin d'avoir
« rien à leur reprocher , je ne con-
« nais pas d'homme qui doive plus
« que vous se féliciter des vertus de
« ceux auxquels il a donné le jour.

« CAMILLA , comtesse de Duncam. »

La résignation de cette femme intéressante , le soin si touchant qu'elle prenait de calmer les inquiétudes d'un père , et de justifier ses enfans lorsqu'elle oubliait elle-même de donner un prétexte à sa conduite , me firent rougir d'avoir pu la soupçonner un seul instant. L'innocence a un langage , une attitude auxquels il est

impossible de se méprendre. Telle fut ma première sensation ; mais quand mes idées se reportèrent sur moi , quand , délivrée de tout sentiment jaloux , je pensai que Robert , qui m'avait sauvé la vie , était congédié d'une manière si humiliante ; quand je réfléchis que je ne le verrais plus , mes larmes coulèrent de douleur , de honte et de repentir.

« Serait - il donc vrai , me dit la comtesse , que ce jeune homme vous intéressât au point de vous arracher des pleurs ? En vain monsieur de Duncam me le répétait-il , je ne pouvais le croire. — Eh quoi ! madame , m'écriai-je , mon tuteur vous a dit que j'aimais Robert ? — Oui , ma chère Anna , et je crains bien que sa prévoyance n'ait été plus éclairée que la mienne. Vous gardez le silence ; j'espère que vous n'oublierez pas que je suis votre amie ; mes fautes passées m'ont acquis le droit de vous

donner des conseils. Mais nous parlerons de vous dans un autre moment ; je dois celui-ci à la triste commission dont m'a chargée mon époux. » Elle sonna , et remit à un domestique le billet qu'elle venait d'écrire , avec ordre de le porter le lendemain matin chez Pérez. Moi , je me sauvai dans mon appartement , et sous prétexte d'une indisposition , je refusai de descendre à l'heure du souper. Les jours suivans je fis naître toutes les occasions qui furent en mon pouvoir pour garder ma retraite.

Le repos s'était éloigné de moi : presque toujours dans mon appartement , je fuyais également tout le monde. Plus de promenades , plus de chants , tout avait cessé , et le château que la gaîté avait embelli quelques instans , était devenu plus que jamais le séjour de la tristesse. La comtesse gémissait en secret , ses yeux ne pouvaient se fixer sur moi

sans douleur. Souvent elle hasardait, avec bonté, quelques reproches sur ma mélancolie, mais j'évitais de lui répondre. Que lui aurais-je appris qu'elle ne sût aussi bien que moi-même? d'ailleurs, le comte nous laissait rarement seules, et s'il nous avait quittées, il cherchait à découvrir dans nos yeux quel avait pu être le sujet dont nous nous étions occupées pendant son absence.

Il partit pour un second voyage. Depuis plusieurs jours, il recevait des lettres pressantes, et ne pouvait se déterminer à nous abandonner; je tremblais qu'il ne restât; la nécessité prévalut. Je suivis des yeux, le plus loin qu'il me fut possible, la voiture qui l'emmenait, et lorsque je ne la vis plus, un rayon d'espoir pénétra jusqu'à moi. La nature me paraissait plus riante, l'air plus pur; tout ce qui m'environnait s'embellissait du calme de mon imagination. Je courus

chez la comtesse , et sans pouvoir proférer une parole , je me jetai dans ses bras. Elle parut surprise et contente du changement qui s'était fait en moi. « Ma chère Anna , me dit-elle , quittez pour toujours votre retraite , ne me privez plus de votre société. Pourquoi renoncer à la satisfaction de gémir ensemble ? c'est la seule qui nous reste. Je ne veux pas lire trop avant dans votre cœur ; mais je crois que les conseils d'une amie vous feront plus de bien que la solitude ; elle est dangereuse pour les âmes sensibles. » Je craignais trop une explication pour me livrer à la confiance en ce moment où j'étais attendrie , et je détournai la conversation. Je rougissais de ne pouvoir cacher mon amour ; mais je serais morte plutôt que de l'avouer.

« Vous n'avez pas eu de nouvelles de Laure depuis qu'elle ne vient plus au château , demandai - je un jour à

la comtesse? — Non, ma chère Anna, cette pauvre enfant n'a sûrement pas osé m'en donner, et moi je ne pouvais pas envoyer en demander. — Le comte est absent, madame, et si vous le vouliez..... — Ma chère fille, j'ai autant de surveillans qu'il y a de domestiques au château; cependant j'avoue que j'ai plusieurs fois pensé à revoir ces pauvres enfans; c'est une espèce de réparation que je leur dois, et, malgré l'embarras qu'on éprouve devant ceux envers lesquels on semble avoir des torts, je suis persuadée qu'ils sentiront que la défense de venir au château n'est pas de moi, et qu'ils rendront justice au motif qui me porte à me présenter devant eux. Demain, ajouta-t-elle, nous sortirons ensemble, nous irons consoler un malheureux vieillard qui demeure à quelque distance d'ici; arrivées chez lui, nous renverrons la voiture, ensuite nous irons seules à

la demeure de Pérez ; elle n'est pas fort éloignée. Je ne vois que ce moyen de détourner les soupçons , et de pouvoir satisfaire l'amitié que je porte à Laure et à son frère. » Et à son frère, répétai-je tout bas en soupirant.

Nous nous rendîmes effectivement à la cabane du vieillard , devenu un des protégés de la comtesse , puisqu'il était malheureux ; elle y resta long-temps , et me prouva , par son exemple , qu'il ne suffit pas de donner de l'argent aux infortunés pour les soulager. Malgré mon impatience , je ne pouvais m'empêcher d'admirer avec quelle résignation cette femme respectable cherchait l'oubli de ses maux dans l'adoucissement qu'elle apportait à ceux des indigens. « Je vous ai fait beaucoup attendre , ma chère Anna , me dit-elle en sortant ; mais le devoir avant le plaisir ; retenir bien cette maxime , tâchez de la mettre toujours en pratique , et le

malheur fuira devant vous. Si je ne l'avais pas oubliée dans ma jeunesse... mon devoir, c'était la volonté de mon père..... fatal amour ! tes bienfaits n'auraient pu éteindre mes remords, et je n'ai connu que tes peines ! » Cette réflexion tempéra tout-à-coup le desir que j'avais de revoir Robert, et lorsque nous arrivâmes à la maison de Pérez, j'étais plus triste, plus pensive que je ne l'avais été depuis ma séparation d'avec ses enfans.

Pérez nous reçut avec beaucoup d'embarras ; Laure semblait à-la-fois surprise et mécontente de notre visite ; je cherchais vainement des yeux Robert enfin la comtesse demanda de ses nouvelles ; Laure se mit à pleurer : « Il est parti, madame, s'écria-t-elle, parti de désespoir d'avoir été renvoyé du château. Il convenait lui-même qu'il n'était pas digne de prétendre à mademoiselle de Vilmont ; mais elle lui rendra cette justice, que

jamais il ne fut assez hardi pour lui parler de son amour ; je n'en ai été instruite moi-même que depuis.... »

Pérez l'interrompit , et s'apercevant que mes genoux faiblissaient , il gronda sa fille de ne pas nous avoir fait asseoir. « Oui , madame , dit-il à la comtesse , Robert a quitté ce pays , et je n'ai su son départ qu'au moment où il n'était plus en mon pouvoir de m'y opposer. Voici la lettre que l'on a trouvée dans sa chambre. »

« Mon père , il existe entre ma fortune et mon éducation , entre mes desirs et ma raison , un contraste si grand que je ne puis le supporter. Il reste une carrière ouverte à tous les hommes qui ont du courage , c'est celle de l'honneur ; croyez que votre fils ne s'en écartera jamais. Servir mon pays , tel est mon dessein ; je ne cherche pas la gloire , je n'espère que la mort.... Pardonnez-moi de ne vous avoir pas pré-

« venu, mais je sens trop que je n'au-
« rais pu soutenir vos adieux.

« Que Laure vous console de mon
« absence, et n'oubliez pas tous les
« deux celui qui, à chaque instant
« de sa vie, ne trouvera de douceur
« que dans votre souvenir.

« Je laisse une lettre que je desi-
« rerais qui fût remise à mademoi-
« selle Anna de Vilmont..... Mon père,
« vous êtes le maître de rejeter ce
« dernier vœu de mon cœur ; mais
« j'ose espérer que vous le remplirez
« un jour, si vous apprenez que votre
« fils n'est plus. Cette idée adoucira
« mes derniers momens. »

« La voici cette lettre, dit Pérez
en s'adressant toujours à la comtesse ;
je vous la remets, madame, telle que
Robert l'a laissée : c'est à vous main-
tenant d'en faire l'usage que votre
prudence vous prescrira. » La com-
tesse prit la lettre et garda le silence.
Pour moi, j'étais d'autant plus abattue

par la douleur, que je faisais d'efforts pour empêcher qu'on ne la remarquât.

Madame de Duncam, avec sa bonté ordinaire, chercha à s'excuser devant Pérez d'avoir été la cause du départ de son fils. » Ah ! madame, s'écria-t-il, s'il était véritablement mon fils, je crois que je me désolerais moins ; mais que dire à celui qui me l'a confié ? »

Au même instant, une surprise égale se peignit sur la figure de la comtesse, sur celle de Laure et sur la mienne ; nous répétâmes ensemble : « Il n'est pas votre fils ! »

— « Non, sans doute, ajouta Pérez, j'ignore qui il est ; il m'a été confié par un homme dont le nom même est un mystère pour moi. Cet homme me sauva un jour la vie, et ne voulut pas me faire connaître mon bienfaiteur. Deux années après, il vint chez moi, et me demanda si je me rappelais ses

traits. Est-il possible d'oublier ceux auxquels on doit de la reconnaissance ? Je l'assurai de la mienne. « J'en demande une preuve, me dit-il, c'est de quitter votre pays, d'aller vous établir dans un lieu que je vous indiquerai, de vous charger d'un enfant que je vous confierai, et de le faire passer pour le vôtre. L'argent ne vous manquera point ; j'aurai soin de pourvoir à tout, et toujours une année d'avance. Vous suivrez, pour l'éducation de cet enfant, les conseils que je vous ferai passer par écrit ; je viendrai rarement vous voir, et j'exige que Robert (c'est le nom de l'enfant) ne sache pas, s'il me rencontre chez vous, que je suis celui qui vous l'ai confié, celui qui veille sur lui. Vous lui apprendrez seulement que son parrain pourvoit à ses besoins, et vous éviterez tout autre détail. Voyez si cela vous convient. Je ne veux pas forcer votre recon-

naissance ; mais si vous acceptiez , souvenez - vous bien de mes conditions. » J'étais pauvre, l'intérêt et la reconnaissance s'unirent pour me tenter ; je promis tout ce qu'on exigeait de moi , et je fus fidèle à ma promesse.

« Il y a quelque temps qu'une lettre de cet homme m'ordonna de venir m'établir dans ce village , où le sort de Robert serait sans doute éclairci, et.... »

« Avez - vous cette lettre ? » demanda la comtesse avec une émotion dont je devinais d'autant plus aisément la cause , qu'au moment où j'avais appris que Robert n'était pas le fils de Pérez , mes anciens soupçons m'étaient revenus avec plus de force qu'auparavant. Pérez répondit que non , parce que celui qui lui avait confié Robert , était dans l'habitude de faire retirer ses lettres chaque fois qu'il lui en écrivait une autre.

« Ainsi, dit la comtesse, vous avez reçu de ses nouvelles depuis peu? — Oui, madame, et des nouvelles d'autant plus désespérantes pour moi, qu'il m'apprend qu'il viendra demain à minuit, me demander le dépôt qu'il m'a remis. Hélas ! que lui dirai-je ? »

La comtesse le pressa si instamment de lui montrer cet écrit, que Pérez, entraîné par les prières de madame de Duncam, peut-être aussi par l'embarras où il se trouvait, consentit à cette demande, quoiqu'il assurât avoir également juré de ne jamais laisser voir l'écriture du bienfaiteur de Robert. Il passa dans une chambre voisine pour chercher la lettre ; et madame de Duncam, dans une impatience qu'il serait impossible de peindre, marchait, s'asseyait, me serrait les mains cent fois dans une minute. Mon agitation était aussi grande que la sienne. Laure, dans un coin de la chambre, pleurait, et

se plaignait tout haut de ce que Robert n'était plus son frère.

Pérez rentra, tenant à la main la lettre tant désirée. En l'ouvrant, la comtesse ne put résister à la violence de tous les sentimens qui se combattaient en elle, et elle s'évanouit en prononçant d'une voix tremblante : « C'est la même écriture. »

Quand elle reprit ses sens, elle était trop faible pour renouer une conversation dont chaque mot pouvait la replonger dans l'état dont elle venait de sortir ; elle témoigna le desir de retourner au château, et pria Pérez de nous y accompagner. Il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il faisait en vain tous les efforts muets qu'un homme de son rang peut se permettre devant une femme titrée, pour reprendre la lettre qu'il avait confiée à la comtesse ; mais loin d'être disposée à la rendre, elle ne s'aperçut pas plutôt de son inten-

tion, qu'elle la plia et la mit dans son sein. Sa contenance annonçait assez qu'on lui eût plutôt arraché la vie que cet écrit.

A peine fûmes-nous arrivés, qu'elle pria Pérez de l'attendre un moment dans le salon, et me prenant par la main, elle m'entraîna dans son cabinet, en me disant : « Venez, ma chère Anna, venez me confirmer dans cette vérité à-la-fois cruelle et consolante. Oui, cette lettre fatale que je reçus de celui qui se dit le ravisseur de mon fils, cette lettre horrible qui a empoisonné mes jours et fait naître les soupçons à la place de l'amour. cette lettre que j'ai lue si souvent, que je n'ai jamais eu le courage de brûler, quoiqu'elle accusât mon époux, cette lettre terrible est d'une écriture semblable à celle que m'a confiée Pérez. Robert est mon fils; je l'ai retrouvé un moment, je l'ai perdu de nouveau. . . . peut-être

pour toujours. » Elle n'avait pu se méprendre sur des caractères que ses yeux avaient parcourus si souvent, et les deux écrits rapprochés ne laisserent aucun doute qu'ils ne fussent de la même main.

« Que ferai-je ? ajouta-t-elle ; je ne puis plus douter que Robert ne soit mon fils ; mais la preuve que forment ces deux lettres, convaincante pour moi, loin de l'être pour mon époux, ne permet pas même de la lui confier. Que penserait-il de moi, s'il savait que j'eusse gardé dix années entières un écrit anonyme dans lequel il est peint sous un jour si désavantageux ? Comment oser lui dire : Edouard, notre cher Edouard existe, et tout ce qui l'assure pourroit servir à la condamnation de son père ? Ma chère Anna, vous connaissez le comte, la violence de son caractère, les affreux soupçons qu'il forma sur l'amitié que m'inspirait ce jeune homme,

vous concevez toute l'horreur de ma situation ; comme mère , mon devoir est de parler ; comme épouse , la raison et ma propre sûreté m'ordonnent de me taire. Ah ! dites , que dois - je faire ? conseillez - moi. S'il m'était permis d'embrasser une seule fois mon Edouard , de le presser contre mon sein , de le voir votre époux , la mort me paraîtrait bien douce à ce prix. Vous aimiez Robert , promettez - moi de ne jamais oublier mon Edouard , et dès ce moment mon cœur , un peu consolé , vous adopte pour fille. — En pouvez-vous douter ! m'écriai-je , en cédant au mouvement qu'elle faisait pour m'attirer contre son sein ; c'est à vous que je jure de nourrir , jusqu'à mon dernier moment , un sentiment que j'essayais de combattre , mais qui , je le sens trop , devait décider du destin de ma vie. »

Quand la comtesse fut plus calme , elle me proposa de retourner vers

Pérez, et me fit sentir que la prudence ne lui permettait pas de laisser voir tout l'intérêt qu'elle prenait à Robert. Nous rentrâmes dans le salon, où Pérez nous attendait avec inquiétude. Madame de Duncam lui fit mille questions qui la convainquirent que cet homme ne savait effectivement, sur la naissance de l'enfant qui lui avait été confié, que ce qu'il nous avait dit.

« Combien y a - t - il de jours, lui demandai - je, que Robert vous a quitté? — Cinq, mademoiselle. — Et vous n'avez pris aucune information pour connaître la route qu'il a prise? — Pardonnez - moi, mais elles ont toutes été infructueuses. — Quelle conduite croyez-vous tenir avec celui qui va venir vous demander compte du dépôt qu'il vous a remis? — Hélas! mademoiselle, je l'ignore. Cet homme porte sur sa figure un air imposant qui m'effrayait, quoique jusqu'alors

je n'eusse que des éloges à recevoir de lui ; jugez avec quel effroi je pense à sa visite , depuis que je crains ses reproches ! Cependant j'atteste le ciel que je n'en ai aucun à me faire. C'est demain à minuit qu'il viendra. Je crois que le seul parti qui me reste à prendre , est de fuir avec ma pauvre Laure avant son arrivée. — Gardez-vous - en bien , répliqua la comtesse. Pérez , j'ai lieu de soupçonner que Robert appartient à une famille puissante à laquelle il a été ravi ; et comme vous n'avez aucun tort dans cette affaire ; comme , au contraire , vous vous êtes acquitté de votre devoir en honnête homme , que les principes d'honneur de votre enfant adoptif parlent en votre faveur , je suis persuadée que cette famille vous récompenserait généreusement , si vous l'aidiez à retrouver un objet aussi cher. Répondez , voulez - vous me servir dans une entreprise aussi

délicate? — Oui, madame, de tout mon cœur, pourvu que je ne sois pas obligé de trahir celui avec lequel j'ai contracté la première des obligations; car il a reçu mon serment; et d'ailleurs, je doute que j'échappasse à sa vengeance, si je le trahissais. — Mon intention n'est pas de vous compromettre, répondit la comtesse, puisque je suis moi-même obligée d'user de beaucoup de précautions; car vous sentez bien, Pérez, que n'ayant que des soupçons sur la famille à laquelle je suppose que cet enfant appartient, je ne voudrais pas faire un éclat qui deviendrait ridicule, si ces soupçons étaient mal fondés, ou qui détruirait tout espoir, si celui qui vous a confié Robert disparaissait pour toujours. Ce que j'exige, est que vous remettiez à cet homme, quand il viendra chez vous, une lettre que je vous porterai moi-même demain matin. Je vous laisse

libre de lui dire à cet égard tout ce qu'il vous plaira ; mais je ne vois nulle raison pour que vous lui déguisiez la vérité. Je vous permets de lui avouer mes soupçons , et qu'ils sont nés en voyant la dernière lettre qu'il vous a écrite , lettre bien précieuse pour moi , et qu'il m'est impossible de vous rendre. — Quoi ! madame , s'écria Pérez , vous prétendez la garder ? Oh bien ! je vous avertis que si je ne peux la remettre à cet homme , qui n'oubliera pas , j'en suis sûr , de me la demander , jamais , jamais , je n'oserai l'attendre , et je fuirai ce pays avant qu'il puisse m'y atteindre. — Puisque vous serez forcé de lui avouer que je l'ai lue , que vous importe , que lui importe qu'elle reste en ma possession ? — Ah ! madame , mon premier tort est de vous l'avoir confiée , puisqu'ainsi je manquais à ma parole ; ne faites pas que je devienne plus coupable. Vous avez bien voulu faire

l'éloge de ma probité , eh bien ! par cette même probité , que je conserverai jusqu'au tombeau , je vous jure que si vous me rendez cet écrit , j'attendrai celui qui m'a confié Robert , et que je lui remettrai votre lettre , au risque de tout ce qui peut m'en arriver ; si vous me refusez , ni vous , ni lui n'entendrez jamais parler de moi. — Il faut donc céder , répondit madame de Duncam. Demain , Pérez , j'irai chez vous à cinq heures de l'après - midi , et je vous donnerai ma lettre et la vôtre. Je compte sur votre parole. »

A peine Pérez était-il sorti , que les domestiques vinrent annoncer que le souper était servi , et leur présence nous empêcha de nous communiquer les réflexions , les craintes et les espérances qui nous assaillaient. La comtesse , affaiblie par la scène qui s'était passée chez Pérez , et dont toutes les émotions duraient encore ,

entièrement occupée d'ailleurs de la lettre qu'elle voulait adresser au ravisseur de son fils , me demanda la permission de rester seule : « Pour rompre l'ennui de votre solitude , me dit-elle , je vous remets , ma chère Anna , les adieux que Robert vous adressait en fuyant. Ne pensez plus à Robert, Edouard est son rival préféré. »

Edouard , Robert , vous ne formiez qu'un dans mon imagination ; mais si je me trouvais heureuse de pouvoir avouer mon amour , si la naissance de mon amant justifiait mon choix , son départ , l'incertitude de le revoir , tempéraient ma joie. Est-il donc vrai que dès l'instant qu'on aime , on ne jouit jamais d'un bonheur parfait ? C'est ainsi que je réfléchissais en montant à mon appartement , et je hâtai de tout mon pouvoir la retraite de ma gouvernante. Ne pouvant lui confier un secret qui était

celui de la comtesse plus que le mien, je sentais doublement le besoin d'être seule. A peine fut-elle retirée, que je brisai le cachet de ma lettre. Comme mon cœur palpitait alors !

« M A D E M O I S E L L E ,

« Que vous a fait l'infortuné Ro-
« bert pour lui défendre de se pré-
« senter désormais devant vous ? Ne
« trouver de plaisir que dans vos plai-
« sirs, n'avoir de volontés que les
« vôtres, compter les heures que je
« passais loin de votre présence, mou-
« rir d'amour sans oser me l'avouer à
« moi-même, voilà tous mes crimes.
« Pourquoi avez-vous lu dans mon
« cœur, puisque vous deviez le dé-
« chirer ?

« Avais-je besoin que vous me l'ap-
« prissiez, pour savoir qu'il ne m'était
« pas permis d'élever mes vues jus-
« qu'à vous ? Dites si jamais mes yeux
« osèrent seulement se fixer sur les

« vôtres ? Pour m'enivrer du bonheur
« de vous voir, j'attendais que vous
« ne pussiez me surprendre.

« Je me plains, cruelle Anna, et
« je suis forcé de vous adorer, même
« au moment où vous me donnez la
« mort ; car, je le sens, je ne survi-
« vrai pas au coup que m'a porté
« l'ordre de ne plus me présenter au
« château. J'abandonne ma famille ;
« en vous perdant, je me sépare de
« tous ceux qui m'étaient chers ; ma
« douleur les accablerait, leurs soins
« ne pourraient me soulager.

« Adieu, mademoiselle ; je ne
« vous aurais jamais parlé de mon
« amour, si vous ne l'eussiez de-
« viné. Dites - vous quelquefois : Il
« existait un malheureux sur lequel
« j'avais un empire absolu ; je lui ai
« ordonné de renoncer à moi, il m'a
« obéi, il a quitté la vie. »

Quiconque a aimé, croira sans
peine que je relus bien des fois cette



lettre, et que toujours mon imagination découvrait un nouveau sens, plus de force dans chaque expression. Je la savais par cœur, et je la lisais encore. Douce illusion de l'amour ! ah ! ce n'est pas ce qui est écrit que l'on trouve dans la lettre d'un amant, c'est tout ce que le cœur sent, tout ce que l'imagination voudrait y voir. Le sommeil me surprit au milieu de cette occupation ; je ne me réveillai que tard, étonnée moi-même d'avoir pu dormir, et du calme dont je jouissais.

Quand je me présentai chez la comtesse, l'altération de ses traits m'apprit que la nuit avait été bien différente pour nous. Malheureuse mère ! épouse plus malheureuse encore ! il suffit de réfléchir sur sa situation, pour concevoir tout ce qu'elle devait souffrir.

« Ma chère Anna, me dit-elle, jamais je n'aurais cru qu'il fût aussi

difficile d'écrire. Vingt fois j'ai recommencé ma lettre, et toujours j'ai senti l'impossibilité de rendre mes idées. J'ignore quel est l'homme auquel je m'adresse ; il m'a avoué lui-même qu'il était coupable du rapt de mon fils, et qu'il ne s'était porté à ce crime que pour avoir une sûreté de ceux qu'il a commis avec.... faut-il le dire ? avec mon époux. Quel espoir de toucher le cœur d'un monstre semblable ! Et quand je ne puis me dissimuler que cet homme prétend avoir conçu de l'amour pour moi, je crains qu'il n'ose interpréter les cris d'une malheureuse mère au profit de son infernale passion. Il a pris soin que mon Edouard fût élevé dans des principes honnêtes ; Pérez prétend qu'en lui écrivant de venir dans ce village, il assurait que le sort de Robert y serait éclairci. Qu'espérait-il ? le remords avait-il passé jusqu'à son cœur, et ce Dieu puissant qui veille

sur l'innocence , dont la bonté surpasse nos fautes , s'est-il enfin laissé fléchir par mes prières ? Je n'ose me livrer à l'espérance , et je meurs s'il faut que j'y renonce. Tenez , mon amie , parcourez cet écrit ; si je me suis décidée à le confier à Pérez , c'est plus par l'impossibilité de mieux faire , que par la conviction qu'il répondît à mes idées. »

Je pris le papier , et je lus :

« Qui que vous soyez , c'est une
« mère à genoux qui vous implore ;
« c'est une victime que vous avez sa-
« crifiée qui vous pardonne , et ne
« vous demande , pour prix de sa
« résignation , que la grace de son fils.

« J'étais heureuse , j'allais épouser
« le comte de Duncam , un écrit ano-
« nyme remis à mon père , changea
« ses dispositions. Je désobéis , voilà
« mon premier malheur : c'est à vous
« que je le dois.

« L'amour avait causé ma ruine ,

« l'amour seul pouvait m'en dédom-
 « mager ; un autre écrit anonyme
 « parvint jusqu'à moi , et fit germer
 « le soupçon dans mon cœur. Je per-
 « dis confiance dans l'époux que je
 « m'étais donné malgré mon père ;
 « peut-être cet époux offensé s'a-
 « perçut - il de quelque changement
 « à son égard , je devins plus malheu-
 « reuse encore : c'est à vous que je le
 « dois.

« Le ciel avait eu pitié de moi ; j'é-
 « tais mère..... un fils , c'est encore
 « le bonheur. Vous me l'avez ravi par
 « des motifs..... Non , lorsque vous
 « vous accusez , lorsque tout s'élève
 « contre vous , lorsque je succombe
 « sous les maux dont vous m'avez ac-
 « cablée , je vous défendrai ! J'ai vu
 « Edouard sans le connaître , et ses
 « vertus m'ont fait désirer que mon
 « fils lui ressemblât. Celui qui a
 « voulu qu'il fût honnête homme ,
 « ne peut être étranger à la probité,

« ou... aux remords. Si la probité
« vous guide , rendez - moi mon fils ;
« si les remords vous agitent , ah !
« calmez - les , rendez - moi mon fils.
« J'oublierai qu'il me fut ravi , pour
« ne me ressouvenir que de son re-
« tour , et chaque jour mes prières
« s'éleveront vers l'Eternel , pour lui
« demander le bonheur de mon
« Edouard et de celui qui me l'aura
« rendu.

« O vous ! qui que vous soyez ,
« quels que soient les sentimens que
« vous ayez autrefois conçus pour
« moi , c'est une mère à genoux qui
« vous implore , c'est une victime qui
« ne peut plus inspirer que la pitié.
« Au nom de tous mes malheurs , ren-
« dez-moi mon fils , et je vous par-
« donne , ou plutôt je vous bénis.

« Pérez ignore que Robert m'ap-
« partienne , et cependant il pourra
« vous apprendre comment j'ai ac-
« quis la certitude qu'il m'appartient.

« Pouvais-je me tromper en considé-
 « rant ces caractères tracés par cette
 « même main. . . . Reproches aussi
 « mérités que naturels, éloignez-vous
 « de mon cœur ; je n'accuse pas , je
 « supplie.

« Qu'est devenu cet enfant. . . . le
 « vôtre. . . . le mien ? Entourée de
 « soupçons, je suis mère, et lorsque
 « je sacrifierais mon existence pour
 « le retrouver, je suis réduite à n'oser
 « même tenter aucune démarche os-
 « tensible. Ah ! monsieur, vous vous
 « êtes cruellement vanté de connaître
 « mieux que moi le comte de Dun-
 « cam ; je ne peux lui donner pour
 « preuve de l'existence de son fils,
 « que la lettre que vous m'avez adres-
 « sée il y a seize ans, dites-moi si c'est
 « une preuve dont une épouse puisse
 « faire usage ? Je mourrais plutôt, et
 « cependant si je ne parle, si vous
 « n'avez pitié de moi, comment re-
 « trouver mon Edouard ?

« Ah ! par grace , faites toutes les
« perquisitions nécessaires ; je n'exige
« rien , rien que d'apprendre de vous-
« même que mon fils existe. Dicter-
« moi vos volontés , prescrivez ce
« qu'il faut que je fasse , que je dise ;
« mais , je vous en conjure , laissez
« Pérez dans ce village , il servira à
« entretenir la correspondance que
« je consens que je desire avoir
« avec vous. Je vous promets de ne
« jamais chercher à découvrir qui
« vous êtes ; je vous promets de ra-
« tifier toutes les obligations rigou-
« reuses qu'il vous plaira de m'im-
« poser , sous la seule condition que
« je reverrai mon fils , et que vous
« me dispenserez de toute entrevue
« avec vous. Je m'en rapporte à vous ,
« monsieur ; une mère , une épouse
« peut-elle exiger moins ?

« Si je ne craignais de vous rendre
« trop à plaindre , je vous dirais que
« ma santé , depuis long-temps alté-

« rée, ne résistera sans doute pas
 « à l'agitation que j'éprouve. Revoir
 « mon fils est un vœu formé aux
 » portes du tombeau.

« CAMILLA, comtesse de Duncam. »

A l'heure que nous avons indiquée à Pérez, nous nous rendîmes chez lui, en prenant les mêmes précautions que la veille. Madame de Duncam s'entretint particulièrement avec lui, tandis que je me promenais avec Laure, qui me racontait la tristesse de Robert, en apprenant qu'il ne pouvait plus me revoir, et me répétait tout ce qu'il l'avait chargée de me dire, si jamais elle se retrouvait avec moi. Cette aimable fille n'était pas encore consolée de ne plus avoir de frère, et quand je lui demandai si elle conserverait son chagrin dans le cas où Robert deviendrait mon époux, ce qui n'aurait jamais pu arriver s'il eût été le fils de Pérez, elle m'assura, avec son ingé-

nuité ordinaire, qu'elle en serait encore plus fâchée, puisqu'alors elle ne serait pas ma sœur, et nous deviendrait étrangère à tous deux. Je la calmai par mes caresses, et lui promis de conserver pour elle une amitié qui ne lui permettrait pas de regretter de n'être point ma pareute.

Quand nous quittâmes la maison de Pérez, madame de Duncam me dit : « Je viens de m'engager dans une démarche imprudente, vu ma position, mais j'aime mieux souffrir pour avoir trop osé, que de languir sans avoir rien fait pour avancer le terme de mes inquiétudes. C'est à minuit que le ravisseur de mon fils doit arriver; j'ai promis à Pérez de veiller toute la nuit, et de laisser la petite porte du parc ouverte, en le suppliant de venir m'apporter la réponse, ou seulement un mot de consolation aussitôt qu'il aura remis ma lettre. Il y a consenti avec un zèle qui ne me

laisse aucun doute sur sa sincérité. J'espère, ma chère Anna, que vous ne m'abandonnerez pas dans un moment pareil. — Non, sans doute, répliquai-je; nous veillerons ensemble, et pour éviter tout soupçon, nous nous retirerons plutôt qu'à l'ordinaire. Quand tous les domestiques seront couchés, j'irai vous joindre dans votre appartement, et de là nous nous rendrons dans le parc. Robert ne serait-il pour moi que votre fils, je n'hésiterais pas un moment à partager vos inquiétudes et votre espoir; mais vous croirez bien, sans que je l'affirme, qu'il m'intéresse assez à un autre titre, pour ne pas me laisser le mérite de la complaisance en consentant à veiller avec vous.»

Notre projet réussit comme nous l'avions désiré. A minuit, nous étions dans l'allée en face de la petite porte du parc, et nous faisons plus attention à la longueur du temps, qu'à la

nuit sombre et pluvieuse dans laquelle nous nous trouvions.

L'horloge sonnait bien lentement pour notre impatience ; plusieurs fois déjà nous avons renoncé à l'espoir de voir Pérez, plusieurs fois nous avons parlé de retourner à l'appartement de la comtesse, mais lorsque notre bouche annonçait que Pérez ne viendrait pas, notre cœur démentait nos paroles. Nous calculions les obstacles naturels qui pouvaient se rencontrer. L'homme qui devait arriver à minuit, avait sans doute été retardé, et comme nous ignorions d'où il était parti, il nous était impossible d'apprécier bien juste combien ce retard avait pu se prolonger. S'il était arrivé, peut-être avait-il voulu répondre à la lettre de la comtesse, et elle convenait elle-même qu'il était souvent bien difficile d'écrire ce que l'on exprimerait sans effort si l'on pouvait s'expliquer. A

ces raisons, nous en ajoutions d'autres que notre imagination et la douleur de renoncer à notre espérance nous suggéraient de minute en minute. C'est ainsi que nous trompâmes notre impatience, jusqu'à ce que l'horloge du château sonnât cinq heures.

« Entendez-vous, Anna, me dit la comtesse ? — Oui, madame. . . . — Pérez ne viendra pas..... il faut nous retirer, ma chère enfant..... le jour commence à paraître, il serait inutile de rester davantage. » Elle s'appuya sur mon bras, et nous reprîmes tristement le chemin du château.

Nous gardions toutes deux le silence, nous arrêtant au moindre bruit, déjà nous étions au moment d'entrer, lorsque madame de Duncam s'écria : « Ma chère Anna, je n'y puis résister. Voulez - vous m'accompagner chez Pérez ? en pressant un peu notre marche, nous pouvons être de retour avant que personne ici ne soit éveillé.

— Oh ! volontiers , madame , lui répondis - je ; » et guidées par la plus vive impatience , nous arrivâmes bientôt au lieu de notre destination .

Plusieurs paysans étaient assemblés autour de la maison ; la comtesse , sans réfléchir davantage , s'approcha de l'un d'eux , et lui demanda s'il étoit arrivé quelque chose de fâcheux à Pérez ou à quelqu'un des siens . « Madame , nous ignorons tous le motif de son départ , mais cette nuit même , il a quitté ce pays avec sa fille , pour suivre un étranger , et nous avons aidé au déménagement de ses meubles . — Quoi ! il ne compte donc plus revenir ici ? — Il faut le croire , madame , car il nous a fait ses adieux comme quelqu'un qui ne devait plus nous revoir . »

Accablées de douleur et d'étonnement , nous restions en silence au milieu des paysans , dont presque tous s'empressaient de nous rappor-

ter quelques détails sur le départ de Pérez, quand ces mots : « *c'est monsieur le comte* , » frappèrent mon oreille. Je tressaillais d'effroi, et je pris le bras de la comtesse pour l'engager à fuir ; mais, soit qu'elle n'en eût pas la force, soit qu'elle sentît que ce serait s'avouer coupable devant des gens qui ne pourraient deviner ses motifs, elle fit au contraire quelques pas vers la voiture. « Que faites-vous ici à cette heure, lui demanda son époux du ton le plus brusque ? je ne suppose pas que vous vinssiez au-devant de moi ; je n'étais pas attendu. » Ma malheureuse amie ne sachant que répondre, il répéta son interrogatoire. « A cette heure, pourquoi tous ici rassemblés, » s'écria-t-il en s'adressant aux paysans qui l'entouraient ? Sa voix, ses yeux remplis de colère, les avaient frappés de terreur, et ils se regardaient tous sans oser se charger de faire une

réponse. L'empotement du comte était à son comble ; il proféra mille imprécations , et nous força , la comtesse et moi , de remonter avec lui dans sa chaise.

La fatigue de la nuit, la scène que nous venions d'éprouver avaient tellement épuisé les forces de madame de Duncam , qu'on fut obligé de la porter dans son appartement. Je me mis au lit, et le sommeil vint suspendre quelques instans les inquiétudes mortelles dont j'étais agitée. En m'éveillant, madame Béatrix m'apprit que la comtesse, après avoir eu une explication très - vive avec son mari, était tombée dans une espèce de délire qui durait encore. Elle voulait me voir, et me demandait sans cesse.

Je m'habillai à la hâte, et je volai à son appartement. On me dit qu'elle reposait, et, jusqu'au soir ; je n'obtins pas d'autre réponse chaque fois que

je me présentai. Le lendemain, j'insistai si opiniâtrément, qu'une de ses femmes me dit que madame de Duncam ne voulait recevoir personne. — Pardonnez-moi, je suis sûre qu'elle sera contente de me voir. — Il est inutile de feindre davantage, répliqua cette femme. Eh bien ! mademoiselle, c'est l'ordre de M. le comte que j'exécute en vous refusant l'entrée de l'appartement de madame. — Cet ordre ne peut me concerner. — Au contraire, mademoiselle, il vous regarde personnellement. — Moi ! . . . je ne verrai plus madame de Duncam ! Ah ! de grace, laissez-moi lui parler un seul instant, je vous promets de me retirer aussitôt. — Hélas ! je le voudrais bien, ma chère demoiselle, mais il y a trop de risques pour moi. Si monsieur le comte venait à savoir..... — Il ne saura rien, je vous en réponds. Au nom du ciel, ne me refusez pas cette faveur.

— Je ne demanderais pas mieux , me répondit-elle en essuyant des larmes qui roulaient dans ses yeux ; mais , croyez-moi , il serait imprudent de satisfaire votre desir dans ce moment-ci ; revenez plutôt cette nuit , quand tout le monde sera retiré ; alors je vous promets..... » Nous entendîmes marcher dans le corridor , et nous nous séparâmes bien vite en répétant : cette nuit.

C'était madame Béatrix , qui venait m'avertir que mon tuteur désirait me parler. Je n'étais guère disposée à me trouver avec lui ; je craignais qu'il ne voulût me questionner sur ce qui s'était passé le matin , et je ne pouvais le voir que je n'eusse concerté mes réponses avec la comtesse. Je lui fis dire que j'étais mal à mon aise , et qu'il m'était impossible de descendre. « Eh bien ! je monterai , répondit-il à ma gouvernante ; dites-lui , madame , que je vais monter. »

Je ne sus que devenir en apprenant cette fatale résolution. Je cherchais dans ma tête les moyens d'échapper à l'interrogatoire que j'allais subir, et je n'en trouvais pas. J'étais encore dans cette incertitude, lorsque le comte entra dans ma chambre. « Il s'est passé d'étranges choses pendant mon absence, s'écria-t-il avec un accent de fureur qu'il cherchait vainement à tempérer; j'espère, Anna, que vous m'expliquerez ce qu'il y a d'incompréhensible dans tout ceci. — Madame la comtesse, monsieur, lui répondis-je, doit vous avoir appris le but de notre démarche; si elle ne l'a pas fait, ce n'est pas à moi de divulguer ce qu'elle veut taire. — Je n'ai pas eu d'explication avec ma femme; j'ai trop de raisons pour me défier de sa sincérité. Ce n'est que de vous seule que je veux tenir le mot de cette énigme, et je l'attends de votre complaisance. — Per-

mettez-moi, monsieur, d'avoir l'agrément de madame de Duncam, avant de vous répondre. — Pourquoi ces précautions? Ce mystère est donc bien important? — Non, monsieur, mais je craindrais de déplaire à madame la comtesse, si, sans l'avoir prévenue... — Et vous ne craignez pas de me déplaire, à moi... — A vous, monsieur? ah! pardonnez-moi... plus qu'à personne. — Si cela est ainsi, dites-moi donc ce que vous alliez faire hier chez Pérez; et de grace, plus de détours, ils commencent à m'impatiser ». Le ton dur dont il prononça ces dernières paroles, au lieu de m'intimider, produisit sur moi un effet contraire. « Je vous ai fait, monsieur, lui répliquai-je avec fermeté, les seules réponses que vous dussiez attendre de moi; il est inutile que vous persistiez davantage, je suis résolue à ne rien dire de plus. — Anna, oubliez-vous

qui je suis ? — Non , monsieur , mais je connais les devoirs que l'amitié m'impose. — Vous seriez la plus cruelle ennemie de la comtesse , que vous n'agiriez pas mieux contre ses intérêts..... Je veux bien vous accorder jusqu'à demain pour faire vos réflexions ; sachez que si elles ne me sont pas favorables , vous ne reverrez plus madame de Duncam. Ma vengeance sera proportionnée à l'offense que je reçois. — Que dites - vous ? monsieur ! m'écriai-je hors de moi , suspendez votre jugement. Votre épouse est innocente , j'en atteste le ciel ; elle est innocente. — Ma chère Anna , je voudrais bien le croire , mais je doute que vous puissiez m'en donner une preuve bien convaincante ; songez qu'on ne m'abuse pas facilement. » Il accompagna ces mots d'un sourire d'ironie. Il semblait s'applaudir de m'avoir mise dans la nécessité de justifier son épouse , et

dans l'impossibilité d'y réussir. Je devinai son motif, et je persistai dans ma première résolution, d'autant plus, que l'aveu qu'il exigeait ne dépendait pas de moi. Après avoir attendu long-temps ma réponse, outré de ce qu'il appelait mon obstination, il me quitta en murmurant des paroles que je n'entendis pas.

Une heure avant le déclin du jour, j'allai me promener seule dans le parc. Absorbée par les profondes réflexions que je n'avais que trop sujet de faire, je m'avançai, sans m'en apercevoir, jusqu'à la grille qui donnait sur la campagne. Je m'y arrêtai quelques instans à contempler le prolongement des derniers rayons du soleil; j'allais me retirer, quand un pauvre s'approcha de moi pour me demander l'aumône. J'étais alors si malheureuse, que m'offrir l'occasion de porter mes pensées hors de moi, était me rendre un service, et je fis

moins la charité à cet homme, que je ne le payai de m'avoir procuré une douce distraction. Il me regarda avec une inquiétude très - prononcée , et s'enhardit enfin à me prier de lui dire mon nom. Je fis quelques difficultés , mais il insista tant , que je me nommai. « Que béni soit le hasard ! me dit-il , depuis hier matin , je cherche l'occasion de vous remettre une lettre. — A moi ? m'écriai-je. — Oui, mademoiselle , à vous ou à madame la comtesse de Duncam. Vous pouvez la prendre en toute sûreté , ajouta-t-il en voyant que j'hésitais , car on m'a bien assuré que vous et madame seriez fort aises de recevoir une réponse que vous aviez dû attendre avec beaucoup d'impatience. — Et qui vous a assuré cela ? — L'homme qui a emmené Pérez. — Ah ! donnez , donnez , lui dis-je , et que le ciel vous récompense. »

Sans doute , nous l'avions attendue

bien long-temps cette réponse ; c'était pour en avoir, que nous nous étions exposées aux injustes soupçons du comte. Avec quelle ardeur je désirai le moment où je pourrais la remettre à mon amie ! car, quoiqu'elle ne portât point d'adresse, quoiqu'on m'eût dit qu'elle m'était adressée aussi bien qu'à elle, j'aurais cru manquer à mon devoir de l'ouvrir avant de la lui présenter.

Vers le milieu de la nuit, lorsque je jugeai que tout le monde devait être livré au sommeil, je sortis de mon appartement, et je me glissai sans bruit jusqu'à celui de la comtesse. Je poussai doucement sa porte, et bientôt je fus auprès d'elle. Ses yeux étaient fermés ; une pâleur de mort répandue sur tous ses traits, me fit craindre qu'elle n'eût cessé d'exister. Dans mon effroi, je me saisis d'une de ses mains, et ce fut à ma grande satisfaction que je sentis

serrer la mienne. « Qui est là ? me demanda ma malheureuse amie, d'une voix presque éteinte. » — C'est votre Anna, répondis-je en fondant en larmes. — « Anna ! reprit-elle en s'efforçant de soulever sa tête pour me regarder : par quel hasard ma fille est-elle donc parvenue jusqu'à moi ? Alix m'avait bien fait espérer de vous voir, ma chère enfant, mais j'avais ajouté peu de foi à ses paroles ; je craignais que monsieur le comte ne mît des obstacles à votre projet. Serait-il appaisé ? aurait-il renoncé au cruel desir de nous séparer ? » Je lui fis alors le récit détaillé de la conversation que j'avais eue avec le comte, et lorsque j'eus fini : « Anna, me dit-elle, il n'est plus temps de garder le silence. Aux bords de la tombe, je veux écarter le voile qui couvre ma conduite aux yeux du comte de Duncam. Il me croit coupable épouse, quand je ne suis que malheureuse, et

malheureuse par sa faute. Je sais qu'il pourra me reprocher d'avoir conservé si long-temps un écrit qui le montre sous un aspect aussi affreux , et qu'il trouvera dans mon silence une raison de penser que j'ajoutais foi aux crimes dont on l'accuse ; mais toutes les considérations qui me sont personnelles doivent s'éteindre avec moi. Mon époux seul pourra deviner quel est l'auteur de cet écrit , quel est le ravisseur de mon fils ; qu'il le retrouve , que l'amour paternel ramène dans son cœur le calme qui le fuit depuis si long-temps , qu'il me rende son estime , et mes derniers momens n'auront pas d'amertume. Ma chère fille , que ce titre vous rappelle que ma plus douce espérance fut de vous voir l'épouse de mon Edouard. Si je pouvais être témoin de votre union ; si je pouvais vous serrer tous les deux contre mon cœur , je n'aurais plus

de graces à demander au ciel. »

« J'espère, madame, lui répondis-je, que les vœux que vous formez pour vos enfans seront exaucés ; mais leur bonheur tient à votre conservation, et, par pitié pour moi, éloignez toute idée d'une séparation éternelle. Oui, monsieur le comte doit connaître la vérité, et si la lettre que vous possédez ne suffisait pas pour le convaincre, en voici une qui ne lui laissera aucun doute sur le motif qui vous engageait à aller chez Pérez. » Alors je lui remis celle que le pauvre m'avait donnée, en lui disant de quelle manière elle m'était parvenue. Elle s'en saisit avec empressement ; mais sa vue affaiblie ne lui permettant pas de la lire, elle me pria de voir ce qu'elle contenait, et je lus ce qui suit :

« M A D A M E ,

« Pérez m'a remis votre lettre ;

« vous ne vous êtes pas trompée , Ro-
« bert est votre fils. N'ayez nulle in-
« quiétude sur son sort ; le hasard
« vous a servie ; je l'ai rencontré
« comme il fuyait ; il m'a conté ses
« peines ; je lui ai offert un asyle chez
« moi , jusqu'à ce que je pusse servir
« le desir qu'il a d'entrer dans la car-
« rière des armes ; j'ai flatté son
« amour , compati à son désespoir ; il
« a accepté mes offres , et j'ose croire
« maintenant qu'il ne fera pas une
« seule démarche sans me consulter ;
« ainsi , je le répète , soyez sans in-
« quiétude.

« N'accusez pas Pérez d'avoir man-
« qué à sa parole ; c'est moi qui l'ai
« forcé de quitter ce village ; c'est
« moi qui l'ai empêché de se trouver
« au rendez-vous que vous lui aviez
« donné ; je souffrais de votre dou-
« leur , mais j'en craignais les éclats.
« En effet , eussiez-vous pu répondre
« de ne point accourir chez Pérez ,

« en apprenant que votre Edouard
 « vivait, et que celui qui vous l'a ravi
 « ne pouvait vous le rendre? Jamais
 « je n'aurais résisté à vos prières,
 « je le sens trop; en y cédant, je pro-
 « nonçais l'arrêt de ma mort, puis-
 « qu'il eût fallu que j'avouasse de-
 « vant le comte, que j'étais le ravis-
 « seur de son fils; j'entraînais sans
 « doute aussi la sienne, puisqu'il eût
 « fallu révéler également les motifs
 « qui m'avaient décidé à cette action.
 « Il y a quelques mois, j'étais résolu
 « à tout braver; maintenant votre
 « sûreté même me force à dissimuler.
 « Ceci demande une explication, la
 « voici :

« Depuis seize ans, quelques ac-
 « tions généreuses, peut-être plus
 « encore l'âge qui affaiblit les pas-
 « sions, la crainte d'un Dieu vengeur,
 « m'avaient persuadé que je n'étais
 « pas né pour le crime; et plusieurs
 « fois je pensai à m'ensevelir dans une

« retraite pieuse, où je pusse, par
« mon repentir, effacer les torts de
« ma jeunesse. Entièrement affermi
« dans cette résolution, j'envoyai
« Pérez s'établir près de votre châ-
« teau, voulant, avant de me séparer
« du monde, remettre votre fils dans
« vos bras, et obtenir de vous un
« pardon nécessaire à mon repos. Je
« croyais sur-tout que je pourrais me
« confier à votre époux, et que mes
« remords excitant les siens, il ou-
« blierait le passé, qui doit lui ins-
« pirer de l'horreur, pour ne songer
« qu'à faire son bonheur et celui de
« son fils. Vaine espérance !

« Je m'étais d'autant plus aisément
« décidé à cette démarche, que je
« croyais le comte de Duncam plus
« calme qu'il ne l'avait jamais été ;
« mais sa fureur pour le jeu n'était
« qu'assoupie ; elle vient de se ré-
« veiller si violemment, que j'ai mille
« certitudes qu'il ne lui reste plus

« qu'à choisir entre le déshonneur et
 « de nouveaux crimes ; malheureu-
 « sement, j'ai également la certitude
 « qu'il ne balancera pas dans le choix.
 « Croyez à ce que je vais vous confier ;
 « c'est de votre époux même que je
 « le tiens.

« Il y a quelques mois qu'il devint
 « le tuteur d'une jeune personne qui
 « demeure chez vous ; le bien que
 « vous en pensez, me dispense de
 « rapporter celui que l'on dit généra-
 « lement d'elle. Le comte de Dun-
 « cam ne put résister au chagrin que
 « lui donna la fortune de cette jeune
 « orpheline, comparée au délabre-
 « ment de la sienne, délabrement
 « beaucoup plus considérable que
 « vous ne l'imaginez, et qu'il cache
 « à tous les yeux, avec une adresse
 « étonnante. S'il devait hériter d'An-
 « na, je l'affirme, son existence se-
 « rait bien des fois en danger ; mais
 « comme, par sa mort, ses biens ne

« seraient plus gérés par le comte de
« Duncam , elle peut être tranquille
« à cet égard.

« Votre époux se voyant souvent
« des sommes assez considérables
« entre les mains, se laissa tenter à
« l'appât du jeu, dans l'espoir fragile
« que son gain couvrirait son désor-
« dre passé, et qu'il rétablirait sa
« fortune sans nuire à celle de sa pu-
« pille. Un projet aussi extravagant,
« aussi peu délicat, ne fut pas cou-
« ronné du succès ; au contraire, le
« comte a beaucoup perdu, et s'obs-
« tinant toujours à vouloir regagner
« un argent dont il avait disposé,
« quoiqu'il ne lui appartînt pas, il
« s'est mis dans l'impossibilité de ren-
« dre jamais ses comptes. Voilà sa
« position et la cause de l'humeur
« sombre qui chaque jour accroît les
« mauvais traitemens que vous éprou-
« vez. Combien de fois, dans son dé-
« sespoir, ne l'ai-je pas entendu dire

« que si vous n'existiez pas, il cache-
« rait sa honte à tous les yeux, en
« forçant Anna à l'épouser. « N'étant
« alors comptable de sa fortune qu'à
« moi, ajouta-t-il, personne ne con-
« naîtrait mon imprudence, et je ne
« risquerais pas de me voir diffamé
« publiquement. »

« Cette pensée, qu'il roulait sou-
« vent dans son esprit, pouvait aller
« loin avec un caractère tel que le
« sien.... Oserai-je achever? oui,
« j'en aurai le courage; femme infor-
« tunée, écoutez-moi.

« Votre mort fut résolue; et le
« comte de Duncam ne s'arrêta plus
« qu'aux moyens de l'exécuter sans
« qu'on pût le soupçonner d'en être
« l'auteur. N'osant lui découvrir toute
« l'horreur qu'il m'inspirait (bientôt
« vous connaîtrez la cause de ma dis-
« simulation), j'essayai de lui faire
« entrevoir la possibilité de retrouver
« son fils, croyant qu'une idée pa-

« reille ramènerait son cœur à des
« sentimens plus doux ; mais je m'a-
« perçus qu'elle ne servait qu'à l'ai-
« grir davantage. « Que ferais-je de
« lui , me dit-il ? comment soutien-
« drait-il la gloire de son nom , au
« milieu du désordre de mes affaires ?
« Sans doute le malheureux n'existe
« plus ; mais je suis dans une situa-
« tion telle , que quiconque se présen-
« terait à moi sous le nom de mon
« fils , serait traité comme un impos-
« teur. Je me suis accoutumé à l'idée
« de ne plus le revoir , je ne le rever-
« rai jamais ; je n'ai plus de fils. »

« Ses projets , ses discours , le dé-
« sordre de ses affaires me firent re-
« noncer au dessein de ramener votre
« Edouard dans le sein de sa famille ;
« je sentis trop qu'il était impossible
« de se fier de l'oubli des crimes pas-
« sés , à un homme qui en méditait
« de nouveaux ; et je pris le seul parti
« qui me restait pour pouvoir vous

« servir, celui de dissimuler avec le
 « comte , de ne pas contrarier ses
 « vues , de ne lui faire aucune obser-
 « vation , de regagner entièrement sa
 « confiance, et de m'offrir à le secon-
 « der en tout. J'ai réussi.

« Qu'aurais - je fait dans la retraite
 « où je voulais m'ensevelir ? tout pour
 « moi, rien pour les autres. Ah ! ce
 « n'est pas là mon desir, et jamais
 « je ne me réconcilierai avec moi-
 « même que je n'aie réparé mes torts.
 « Croyez, madame, que je n'oublie-
 « rai rien pour y parvenir.

« Vous êtes entourée de précipices ;
 « en vain vous opposeriez l'adresse
 « ou la résistance ; rien ne peut vous
 « empêcher d'y tomber que moi. Je
 « resterai donc dans le monde. Quoi-
 « qu'invisible, je veillerai sur vous ;
 « et plus vous semblerez menacée
 « d'une perte inévitable, plus vous
 « serez prête d'échapper à tous les
 « dangers. Que ne puis-je vous ins-

« pirer de la confiance ! que de lar-
« mes, de douleurs je vous épargne-
« rais ! mais cette confiance n'est pas
« en mon pouvoir ; essayez de vous
« y livrer, car vous en aurez besoin.

« Pour vous prouver que la vérité
« seule me guide, que je suis instruit
« de tous les projets du comte, je
« vous apprendrai que, pour arriver
« plus sûrement à son but, il feindra
« d'être jaloux de l'amitié que vous
« éprouviez pour votre fils avant de
« le connaître, et que cette jalousie
« affectée lui servira de prétexte pour
« éloigner de vous tous ceux dont la
« probité lui nuirait, et dont la fidé-
« lité pour vous pourrait arrêter ses
« desseins.

« D'un mot vous pourriez le désar-
« mer, si véritablement il n'était que
« jaloux ; il vous suffirait de lui dire
« la vérité, et cette lettre même que
« je vous adresse, viendrait à l'appui
« de vos discours ; mais, je vous le

« répète encore , et j'en ai la plus in-
« time conviction , ce n'est pas la ja-
« lousie qui le guide ; votre perte
« est résolue ; son inconduite semble ,
« dans ses idées , lui en avoir fait une
« nécessité.

« Pesez bien cette réflexion ; si
« vous lui dites que Robert est votre
« fils , il ne vous croira pas , et il en
« demandera la preuve ; si vous lui
« montrez cette lettre , il en sera con-
« vaincu , mais il ne l'avouera point ;
« au contraire , il vous accusera d'in-
« trigue et de concerter son déshon-
« neur avec le plus mortel de ses
« ennemis ; car c'est le titre qu'il me
« donnera , du moment où il ne pourra
« plus douter que je ne le servais que
« pour le trahir , que je ne le trahis-
« sais que pour vous sauver. Vous
« aurez la douleur de voir un père
« refuser de reconnaître son fils ; vous
« perdrez ce fils à jamais , puisque je
« suis décidé à l'éloigner pour tou-

« jours sur le moindre changement
« du comte à mon égard ; vous res-
« terez à la merci d'un époux qui
« médite votre perte, et vous m'au-
« rez mis dans l'impossibilité de parer
« les coups dont vous êtes menacée.
« Voilà , madame , ce que la vérité
« m'oblige de vous dire. Tel parti que
« vous preniez maintenant , je pour-
« rai me croire quitte avec ma cons-
« cience ; mais je ne le serai jamais
« avant que les circonstances m'aient
« permis de vous prouver que le res-
« pect le plus profond pour vos ver-
« tus , et le repentir le plus sincère
« de ma conduite passée , guident
« seuls celui qui vous écrit. Il est plus
« à plaindre que vous , il fut cou-
« pable , et vous pouvez , à tout mo-
« ment , appeler le ciel à votre se-
« cours. »

Un long silence suivit cette lecture. Nous étions anéanties. Madame de Duncam , les yeux fixés sur moi ,

éprouvait toutes les angoisses de l'incertitude. Cet écrit était le dernier coup dont le sort pouvait la frapper ; il détruisait ses espérances les plus chères , et la replongeait dans un nouvel abîme de douleurs. « Je me tairai, Anna , s'écria-t-elle, emportée par son désespoir : si le comte, si mon époux est aussi criminel que le marque cette lettre , je ne gagnerai rien à parler ; si au contraire , ce que nous venons de lire n'est qu'une imposture abominable , je laisserai au ciel le soin de me justifier quand je ne serai plus. Donnez-moi ce papier, ma chère fille , je veux le conserver. Il servira un jour à la conviction du crime. » A peine lui avais-je obéi que nous entendîmes du bruit dans le corridor. « Grand Dieu ! c'est mon époux , dit la comtesse avec un mouvement d'effroi ; mon enfant , on va nous séparer... peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Ah ! venez em-

brasser votre mère ; elle vous exhorte au courage et à la patience , vous en aurez besoin. Un Dieu veille sur vous ; il est plus puissant que vos persécuteurs ; ayez confiance en sa justice ; elle est quelquefois lente , mais elle est toujours sûre. »

Notre alarme était fausse ; ce n'était pas le comte , mais la femme-de-chambre de madame de Duncam , qui venait m'avertir qu'il était temps de me retirer si je ne voulais pas être surprise par le jour. Pénétrée de ma douleur et de celle de sa maîtresse , elle nous promit que , malgré les ordres et les menaces qu'elle recevrait , jamais elle ne pourrait se résoudre à nous empêcher de nous voir ; « et c'est pour mieux vous servir , ajouta-t-elle , que je vous engage à retourner à votre appartement. Moins vite on aura des soupçons que je facilite vos entrevues , et plus long-temps elles dureront. » J'embrassai de nou-

veau la comtesse , et je me retirai chez moi.

Ne m'étant endormie qu'au jour , je m'éveillai assez tard , et ma première démarche fut de me présenter à la porte de la comtesse , pour savoir comment elle avait passé la nuit. Que l'on juge de ma surprise quand , au lieu d'Alix , je ne trouvai qu'une femme âgée , d'une figure hideuse , qui me répondit d'un ton brusque que madame se portait bien. « Qui êtes-vous ? lui demandai-je en tremblant ? avez - vous été appelée pour veiller auprès de madame de Dun- cam ? Ah ! sans doute , elle est plus mal. — Eh ! non , non , ce n'est pas parce qu'elle est plus mal qu'il faut la veiller , c'est parce qu'il y a des personnes ici qui désobéissent à monsieur le comte ; que monsieur le comte est le maître , et que ses volontés doivent s'exécuter. Regardez-moi , ajouta-t-elle en me prenant par

le bras ; croyez - vous qu'on me séduise par des minauderies ? Ma chère demoiselle , je vous en avertis , c'est peine perdue , et quand tout le château fondrait en larmes , tant que monsieur le comte me défendra d'y prendre garde , je ne m'en apercevrai pas. — O ciel ! m'écriai-je , que deviendra madame de Duncam ? — Jeune fille , me répliqua cette mégère en ricanant , vous vous adressez au ciel pour savoir ce qu'elle deviendra ; vous croyez donc que le ciel s'intéresse à elle ? — Ne doit-il pas ses secours à l'innocence persécutée ? — S'il les doit , les vôtres sont inutiles ; » et elle referma la porte sur elle.

J'allai dans l'endroit où se tenaient les gens de la maison , pour savoir ce qui s'était passé pendant mon sommeil ; ils étaient tous dans la consternation. Le matin , cette vieille femme s'était présentée au comte avec une lettre de recommandation ;

après avoir été une heure renfermés ensemble, le comte était entré chez son épouse, où il avait établi sa complice; je ne puis lui donner d'autre nom, quoique le sien fût madame Durfield. Quelques minutes après, monsieur de Duncam avait fait appeler Alix et les deux autres femmes de la comtesse, et sans leur donner ni raisons, ni temps, il les avait congédiées, en leur accordant, pour toute gratification, une année de leurs gages. Il avait menacé de renvoyer également tout domestique qui se présenterait seulement à l'appartement de son épouse sans y être envoyé par lui ou appelé par madame Durfield, à laquelle il ordonnait d'obéir exactement dans tout ce qui aurait rapport au service de la comtesse. Je priai un des gens de chercher ma gouvernante, madame Béatrix, que je n'avais pas vue depuis le matin, et de lui dire de venir me parler sur-le-

champ. Comme ils me regardaient tous sans me répondre, je renouvelai ma demande. « Hélas ! mademoiselle, me dit l'un d'eux, madame Béatrix a été renvoyée avec les autres. »

J'avoue qu'à cette nouvelle, je ne fus pas maîtresse de retenir mon indignation, et, n'écoutant que mon premier mouvement, je dirigeai mes pas droit à l'appartement du comte.

« Je viens savoir, monsieur, lui dis-je en entrant, par quel motif, sans me consulter, vous avez congédié d'une manière infamante, une femme qui a servi vingt ans ma mère, qui m'était attachée comme si j'étais sa fille, et sur laquelle vous n'avez aucun droit, puisque c'est moi qui la paye. Vous êtes libre de priver votre épouse de tout secours, de la faire mourir de désespoir, de la traiter en coupable, quoique d'un seul mot elle pût faire éclater son in-

nocence, et découvrir bien des crimes qui ne sont pas les siens; mais je vous prévins que je ne peux rester séparée de celle qui a élevé mon enfance, et que jamais, jamais je ne souffrirai que cette. . . . femme, cette madame Durfild, me rende le moindre service. »

« Anna, me répondit le comte, qui vous a dit que j'avais congédié madame Béatrix? — Tout le monde, monsieur. — Eh bien! tout le monde s'est trompé. Votre gouvernante désirait depuis long-temps visiter sa famille, qui, comme vous le savez, demeure à vingt lieues d'ici. Dans un moment où j'avais des raisons plus importantes que vous ne pouvez le croire, pour prendre une résolution qui m'a coûté, j'ai regardé l'éloignement de madame Béatrix comme absolument nécessaire; et, quoi- qu'elle soit à votre service, que vous la payiez, vous ne me contesterez

pas le droit d'être maître dans ma maison ; je dis plus , d'être maître de congédier vos gens , quand ils me déplaisent. Vous n'oubliez pas qu'un tuteur est un père. Cependant , comme je connais votre attachement pour madame Béatrix , j'ai concilié mes intérêts avec votre goût. Madame Béatrix n'a pas reçu son congé ; elle est partie pour un mois seulement : il dépendra de vous de la rapprocher , ou de ne la revoir jamais ; et je vous prévient que la douceur seule obtient quelque chose de moi. Quand je vous ai demandé le sujet de votre visite chez Pérez , vous m'en avez fait un mystère ; le jour où vous m'avouerez la vérité , madame Béatrix reviendra. Je suis fâché de prendre avec vous des mesures aussi sévères ; mais , avant de me blâmer , n'oubliez pas que vous m'y avez forcé. » Pour m'empêcher de répliquer , ce qui sans doute eût été inutile , il appela un de

ses gens, lui ordonna de seller un cheval, et quelques minutes après il partit.

C'était la première fois de ma vie que je me trouvais sans parens, sans amis, sans même un seul domestique en qui j'eusse confiance, et je sentis combien cette position est affreuse. Séparée de madame de Duncam, tremblante pour ses jours, que le crime, sans doute, avait déjà comptés, quoiqu'ils fussent si avancés par les chagrins qu'elle éprouvait depuis long-temps; malheureuse de l'absence de Robert (c'est le nom sous lequel je me rappelais toujours Edouard), je frémissais en pensant qu'il allait peut-être perdre une mère qui le chérissait si tendrement, qui ne desirait rien tant que de le reconnaître, tandis que son père avait oublié jusqu'à son existence; et refuserait de l'avouer s'il le retrouvait un jour. Tout ce que contenait la let-

tre qui m'avait été remise à la grille du parc, me paraissait d'autant plus véritable, qu'une partie en était déjà justifiée par l'événement. Je ne pouvais plus douter que le comte n'eût décidé la mort de son épouse, et tout mon sang se glaçait, quand je réfléchissais que cet homme ne désirait devenir veuf que pour s'approprier ma fortune, en me forçant de lui donner ma main. Lui ! le bourreau de madame de Duncam, le père de Robert ; lui, devenir mon époux ! Ah ! la mort m'eût paru mille fois préférable, et fussé-je même tombée dans la plus affreuse misère, le connaissant aussi bien, il eût été le dernier des hommes à qui j'aurais consenti d'appartenir. En vain je cherchais des appuis contre lui ; je n'avais pas de parens auxquels je pusse m'adresser. Mon père était étranger, et la famille de ma mère s'était brouillée avec elle, lorsqu'elle l'avait épousé,

quoiqu'elle fût alors libre de disposer de sa main, puisqu'elle était veuve; mais comme elle était fort riche, ses parens n'avaient pu lui pardonner un mariage qui trompait leurs avides espérances. Le comte de Duncam fut le seul qui ne cessa de lui montrer de l'amitié, soit parce qu'il n'avait que des prétentions éloignées à son héritage, soit parce qu'il ne trouvât point de son intérêt de se brouiller avec elle. C'est ainsi qu'il devint mon tuteur, et que l'indifférence de mes autres parens me réduisit à dépendre entièrement de lui, car je n'en connaissais personnellement aucun.

Il est difficile de renoncer à toute espérance. Comme je croyais, malgré moi, aux accusations que le ravisseur d'Edouard portait contre le comte de Duncam, malgré moi aussi j'espérais qu'il sauverait la comtesse, ainsi qu'il lui en faisait la promesse; et la sauver, c'était me rendre à-la-

fois une amie bien chère, un amant bien-aimé ; c'était conserver la barrière qui subsistait entre le comte et moi. D'ailleurs , décidée à obtenir, par ma résignation , le retour de madame Béatrix, je me promis de lui confier toutes mes appréhensions, et de chercher avec elle les moyens de me soustraire à tous les dangers qui me menaçaient. Cette dernière résolution calma la douleur que m'avait causée la conduite du comte , et j'oubliai bientôt tout ce qui m'était personnel, en rapportant mes idées sur ma malheureuse amie et sur son fils. Je savais qu'il était retombé entre les mains de celui qui paraissait intéressé à sa conservation, et cette certitude aidait à me consoler.

J'avais promis de ne réclamer aucun service de madame Durfeld, mais l'impossibilité de voir la comtesse sans son entremise, me fit oublier mon serment. Ne pouvant plus sup-

porter l'inquiétude qui me tourmentait, je me décidai à aller trouver cette femme, et pour mieux réussir auprès d'elle, je crus devoir lui offrir de l'argent. D'après l'emploi dont elle s'était chargée, je ne pouvais la croire que basse et vénale. Je me trompais, elle paraissait encore plus méchante qu'intéressée; sa réponse m'en convainquit. « Vous êtes-vous flattée, me dit-elle avec colère, de pouvoir me corrompre par ce moyen? Ma belle demoiselle, apprenez que c'est moins l'intérêt que la justice de la cause de monsieur le comte, qui m'engage à lui rendre service. Remportez votre or, il ne me séduira pas plus que vos larmes. — Mais, madame, vous avez tort de croire que madame de Duncam soit coupable; au contraire.... — Ah! de grace, pas d'explication; vous me permettrez de m'en rapporter plutôt à monsieur le comte qu'à vous, qui n'êtes pas bien

innocente d'ailleurs dans tout ceci. — Que voulez-vous dire ? — Que je n'ai pas de temps à perdre , et que je n'oublierai pas mon devoir. »

Je ne me rebutai pas de cette première réception ; je fis encore plusieurs tentatives , qui toutes me réussirent aussi mal. Le hasard enfin me procura ce que mes prières n'avaient pu obtenir. Un jour que j'étais allée , comme à mon ordinaire , solliciter l'incorruptible madame Durfil , je fus étonnée de ne pas la trouver à son poste. Je traversai plusieurs pièces , et j'entrai jusques dans la chambre de la comtesse , sans avoir rencontré personne. Je m'approchai de son lit , et , sans perdre un temps qui nous devenait si précieux , je lui demandai des nouvelles de sa santé. « Le ciel , ma chère fille , me répondit-elle , a voulu que vous fussiez témoin de mes derniers instans. Je meurs empoisonnée. Le comte et le

monstre qu'il s'est associé, sont les seuls auteurs de ma mort. Les lettres de l'inconnu ne disaient que trop vrai ! »

Je chancelai, mes jambes ne me soutenaient plus, et je me laissai tomber sur un siège qui était près de moi. « Du courage, mon Anna, me dit madame de Duncam en se ranimant un peu, du courage, ma chère enfant; je ne suis plus à plaindre, je vais enfin connaître la paix !... Prenez ces deux lettres, ajouta-t-elle, c'est à vos soins que je les confie; c'est à votre prudence d'en faire l'usage que vous jugerez convenable. Ah ! ma chère fille, que je plains votre sort. Mon époux ne se contentera pas d'une victime, il ne m'a sacrifiée que pour parvenir jusqu'à vous. Qui vous conseillera dans la situation difficile où vous allez vous trouver ? Grand Dieu ! s'écria-t-elle avec plus de force, prends pitié de mes enfans,

ils ne doivent pas être enveloppés dans ma punition, ils sont innocens de mon crime!

Je n'entendis plus rien; mes yeux, stupidement fixés sur ma malheureuse amie, apercevaient à peine le mouvement de ses lèvres. Effrayée de l'état où elle me voyait, elle sonna, et je perdis connaissance au moment où madame Durfild entra dans son appartement.

Ce fut la dernière fois que je vis la comtesse; quelques jours après, le bruit de sa mort se répandit dans le château. J'étais retenue au lit par suite de mon indisposition, lors de cette fatale nouvelle, et monsieur de Duncam défendit qu'on m'en parlât, de peur qu'elle ne fît sur moi une impression dangereuse. Je conservais donc quelque espérance, lorsqu'une nuit je fus éveillée par des chants funèbres.... Je me lève, hors de moi, et m'enveloppant d'un de mes vête-

tiens, je cours vers le corridor qui conduisait chez ma malheureuse amie. Un noir pressentiment guidait mes pas.... en un instant je me vois entourée d'une pompe lugubre.... j'aperçois un cercueil.... Toutes mes craintes sont réalisées, je ne puis plus douter de la perte que je viens de faire.

A mon aspect, aux accens de mon désespoir, les chants cessent tout-à-coup, la cérémonie est interrompue; chacun me regarde avec effroi, et croit voir en moi l'ombre de madame de Duncam ! !... En effet, ma pâleur, le désordre de ma toilette, mes cheveux épars flottans sur mes épaules, devaient donner à toute ma personne un ensemble vraiment terrible. Au milieu de cette stupeur générale, un vieux religieux m'a reconnue, il se détache du cortége, et m'adressant la parole : « Ma fille, me dit-il, je respecte votre douleur; attachée comme

vous étiez à madame la comtesse , le spectacle dont vous êtes témoin doit être bien affligeant pour vous , je le sens ; aussi votre tuteur voulait-il vous l'épargner. Mais le ciel en a ordonné autrement ; unissez donc vos prières aux nôtres , et , au lieu de troubler les pieux devoirs que nous remplissons , accompagnez avec nous les restes de votre amie jusques dans leur dernier asyle. »

En écoutant cet homme respectable, je sentais le calme rentrer dans mon ame, mes larmes se tarirent peu à peu ; et bientôt je ne poussai plus que des sanglots entrecoupés. « Venez , mon enfant , ajouta-t-il , montrez-vous résignée aux ordres de la Providence. Dieu veut éprouver votre cœur , il vous récompensera un jour de votre soumission à ses décrets. » Je me rendis aux conseils de ce bon religieux , et m'appuyant sur les bras d'un domestique , je suivis lentement

Je convoi jusqu'au lieu de la sépulture. Je restai à l'écart tout le temps que durèrent les cérémonies , et lorsqu'elles furent achevées , je retournai au château avec le reste du cortège.

La pensée des maux que je redoutais pour moi-même suspendait seule la douleur que me causait la mort de madame de Duncam. Si la perte de nos amis nous est si sensible lorsque la Providence en dispose , le chagrin se change en désespoir quand on ne peut se dissimuler que le crime a avancé l'éternelle séparation fixée par la nature. Abandonnée à moi-même , sans femme pour me servir , à la merci de domestiques , dont la pitié n'osait s'exprimer que par des regards , je craignais encore de voir s'augmenter l'horreur de ma situation , je craignais une visite du comte de Duncam. Je le sens trop , je n'aurais pu soutenir sa vue ; je n'aurais pu supporter son sang-froid , sa colère ou sa dou-

leur hypocrite. Cependant je ne pouvais me dissimuler qu'il me serait impossible de l'éviter bien long-temps en demeurant sous le même toit que lui. Que de projets je fis pour échapper ! Mais où aller ? Quelle ressource pour une personne de mon âge , que celle de fuir la maison d'un tuteur, dont les intentions perfides n'étaient connues que de moi ! Dans quelque endroit que j'eusse cherché un asyle, quand le comte serait venu me réclamer , qu'aurais-je pu dire pour me soustraire à son pouvoir ? Pouvais-je l'accuser ? Où étaient mes preuves ? Et quand j'en aurais eu d'autres que les deux lettres de l'inconnu que madame de Duncam m'avait remises à ses derniers momens , jamais , jamais je n'aurais pu me résoudre à poursuivre le père d'Edouard. Était-ce à moi de répandre l'infamie sur une maison à laquelle j'étais alliée ? Était-ce à moi d'élever une nouvelle bar-

rière entre Anna et celui qu'elle chérissait ? Quiconque réfléchira sur ma situation , conviendra qu'il n'en fut jamais de plus délicate.

Cependant il fallait quitter ce château habité par le crime , ou me résoudre aux persécutions les plus affreuses ; j'osais m'adresser à la pitié de celui même que je redoutais ; et dissimulant tout ce qui se passait dans mon cœur , je fis remettre au comte de Duncam la lettre suivante :

« M O N S I E U R ,

« Je ne vous parlerai pas de ma
 « douleur, je craindrais de réveiller
 « la vôtre. Tous les soupçons s'effa-
 « cent à la mort, et je ne doute pas
 « maintenant que vos regrets n'éga-
 « lent le désespoir de la malheureuse
 « Anna. Peu propres à nous consoler
 « mutuellement, vous devez sentir
 « qu'il nous est impossible de vivre
 « ensemble, du moins dans les pre-

« miers momens. J'espère donc que
« vous ne vous refuserez point au
« desir que j'ai de passer mon deuil
« dans un couvent. Je n'en connais
« pas que je préfère à d'autres, ainsi
« celui que vous choisirez deviendra
« celui de mon choix.

« Ma santé, monsieur, m'engage
« à vous faire cette demande ; il
« m'est impossible de parcourir, sans
« que mon cœur se brise, des lieux
« qui me rappellent l'amie que j'ai
« perdue, et l'on a pu vous dire que,
« depuis ce moment, je n'ai pas quitté
« mon appartement : j'y souffre beau-
« coup, mais moins pourtant que par-
« tout ailleurs.

« A ces motifs, j'en ajouterai un
« sur lequel je ne doute pas que vous
« n'ayez vous-même réfléchi ; votre
« âge et le mien, vos affaires qui vous
« obligent à des fréquentes absen-
« ces, et l'impossibilité que je reste
» seule alors à la tête de votre maison.

« Vous m'avez promis, monsieur ,
« de me rendre ma gouvernante ; à
« présent , nul motif ne peut vous en-
« gager à différer votre promesse. Si
« vous m'accordez , comme je l'es-
« père , la permission de passer six
« mois dans un couvent , je me flatte
« que vous lui ordonnerez d'y venir
« avec moi.

« Je vous fais mille remerciemens
« sur l'obligeante attention que vous
« avez d'envoyer chaque jour savoir
« de mes nouvelles ; croyez que le
« cœur d'Anna n'est pas insensible à
« la reconnaissance. Hélas ! les lar-
« mes que je verse en pensant à ma-
« dame de Duncam , suffisent pour
« vous prouver jusqu'où va mon atta-
« chement pour ceux dont les vertus
« excitent mon admiration et mon
« amitié.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Je donnai ma lettre au premier

domestique qui entra chez moi ; et à peine fut - elle hors de mes mains , que je regrettai de n'y avoir pas ajouté mille considérations . qui se présentaient en foule à mon esprit. Il me semblait que je n'avais pas mis assez de chaleur dans une demande qui devait décider de ma vie , car j'étais bien résolue à ne jamais rentrer sous la domination du comte , si je pouvais y échapper un instant ; et , malgré l'amour que je conservais pour son fils , l'idée de prononcer des vœux religieux me paraissait moins terrible que celle de rester à la merci des bourreaux de mon amie. J'oubliais qu'il m'avait paru prudent de ne pas écrire avec trop de chaleur , afin de ne pas exciter ses soupçons sur le projet que je formais de me séparer de lui pour toujours ; j'oubliais enfin ce que je m'étais dit cent fois , qu'avec un homme comme le comte , le plus ou moins d'instances.

ne serviraient à rien , s'il était décidé à me refuser.

Tremblante à l'idée d'une réponse que j'attendais avec impatience , j'écoutais attentivement le moindre bruit , quand j'entendis des pas précipités dans le corridor qui conduisait à mon appartement. Mon cœur tressaillit. Heureusement ce n'était pas mon tuteur. Un domestique m'apportait le billet suivant :

« Ma chère Anna , votre lettre m'a
« étonné , moins par ce qu'elle con-
« tient , que parce que je n'avais
« encore fait , je l'avoue , aucune
« réflexion sur ce que vous m'y dites.
« Vous le pardonnerez aisément à ma
« douleur ; il serait nécessaire de
« nous entendre à cet égard. Faites-
« moi savoir si votre santé vous per-
« met de me recevoir. »

Il n'était plus possible d'en douter ; le comte de Duncam n'attendait qu'une occasion favorable pour me.

forcer à le voir, et il saisit avec avidité celle que je lui présentais moi-même. Malgré ma répugnance, il était nécessaire de me trouver avec lui. Il parlait de sa douleur; il dissimulait : j'avais pris également le parti de dissimuler avec lui, et d'acheter ma délivrance à ce prix. Je lui fis répondre que j'étais disposée à le recevoir, en regrettant que mes forces ne me permissent pas de lui éviter cette démarche.

Comme le domestique allait me quitter, je lui dis de prier madame Durfeld de monter chez moi. C'était un nouveau sacrifice; mais l'horreur que m'inspiraient ces deux personnages devait, dans mes idées, s'affaiblir en le partageant à la-fois entr'eux. Je préférais avoir cette femme près de moi, au désagrément de me trouver seule avec mon tuteur. Elle ne se fit pas attendre.

« Vous voyez, mademoiselle, me

dit-elle en entrant, que je ne conserve pas de rancune ; et malgré le mépris que vous avez fait de mes services , aussitôt que vous les réclamez , ils sont à vous. » Comme je gardais le silence , elle ajouta : « Je sais que ma figure n'est pas engageante ; mais ce n'est point par sa figure qu'une femme de mon âge peut être utile ; et quand vous me connaîtrez bien , vous conviendrez que je vauz mieux que mon enseigne. » Sa vue me rappela si vivement la mort malheureuse de madame de Duncam , qu'il me fut impossible de lui parler ; et lui montrant un siège pour l'engager à s'asseoir , je me cachai la tête entre mes mains , pour donner un libre cours à mes sanglots. Je suffoquais ; elle se leva avec vivacité , et , s'approchant de moi , elle me présenta un verre d'eau. Je tremblais en le prenant , mais j'osai lever les yeux sur elle ; sa physionomie an-

nonçait la sensibilité la mieux prononcée : ce n'était plus madame Durfild telle que je l'avais vue jusqu'à ce moment. Je portai le verre à mes lèvres ; une réflexion subite , un mouvement involontaire , me le firent rejeter à vingt pas de moi. « O mon amie , m'écriai - je , c'est ainsi ! . . . » Je ne pus achever ; les forces m'abandonnaient.

« Jeune insensée , me dit madame Durfild , craignez de tenter la Providence , et rappelez-vous toujours que les soupçons sont des crimes , quand ils accusent l'innocence. Ne repoussez pas la main qui vous sert , ajouta-t-elle en me présentant un cordial , et me forçant , pour ainsi dire , à l'accepter , et que Dieu juge votre cœur et le mien. »

Son action était si imposante , qu'il me fut impossible de la refuser. Je pris ce qu'elle m'offrait , en tenant mes regards fixés sur elle. Ses yeux

ne se baissèrent point ; je le répète encore , sa figure eût inspiré la confiance ; mais le comte de Duncam étant entré au même moment , au même moment aussi je revis madame Durfild avec cette physionomie terrible qu'elle avait lorsqu'elle me refusa la porte de la comtesse.

Mon tuteur fut surpris de la trouver chez moi. « Vous voyez , lui dit-elle , que les caprices des jeunes personnes ne durent pas long-temps. Mademoiselle a refusé mes soins quand je les lui ai offerts , aujourd'hui c'est elle qui les réclame. Au fait , elle en a besoin , car elle est très-faible. » Malgré la brusquerie avec laquelle elle prononça ces paroles , je lui sus bon gré d'avoir elle-même objecté que sa présence m'était nécessaire , et j'en profitai pour l'engager à rester ; ce qu'elle fit , soit qu'elle ne s'aperçût pas que cela déplaisait au

comte, ou qu'elle sentît que je le desirais beaucoup.

Mon tuteur me parla d'abord de ses regrets ; je ne lui parlai pas de ma douleur. Rien ne détruit la sensibilité comme celle que l'hypocrite affecte. Enfin il entama le chapitre du couvent , me fit quelques objections faciles à lever , et finit par me dire qu'il consentirait de suite à ma demande , si le soin même de ma santé ne lui faisait craindre que je ne pusse supporter le voyage. Je lui dis (et cela était vrai) que ma santé exigeait que ce voyage se fît promptement , puisque je n'avais aucun espoir de me rétablir dans les lieux où tout augmentait mes souffrances. Il me promit de sortir le lendemain pour arrêter ma pension dans un couvent qu'il me nomma , et m'engagea à écrire à madame Béatrix, pour lui dire de venir m'y rejoindre. J'aurais eu sujet de me réjouir de la facilité avec

laquelle il se prêtait à mes desirs, si cette facilité même ne m'eût fait craindre quelque piège; car telle est l'alternative où nous réduisent ceux dont les crimes nous sont connus; ils nous forcent à trembler des maux qu'ils nous font et de ceux dont on les croit capables.

Le lendemain monsieur de Duncam me fit dire qu'il avait fait tous les arrangemens nécessaires pour ma réception dans le couvent dont il m'avait parlé, qu'il m'y conduirait lui-même quand j'aurais fixé le jour. Étant résolue à ne pas différer, je descendis le soir, afin de lui prouver que mes forces me permettaient de supporter le mouvement de la voiture, et il fut arrêté que nous partirions le jour suivant à midi.

Comme je ne pouvais encore avoir reçu de réponse de madame Béatrix, je lui demandai d'emmener madame Durfild, en lui observant la nécessité

d'avoir une femme avec moi pendant la route ; il ne fit aucune objection.

Rentrée dans mon appartement, je disposais les effets que je voulais emporter, avec une joie mêlée de crainte. Quelle fut ma surprise de trouver dans un de mes tiroirs, un papier roulé dont l'écriture m'était inconnue ; je l'ouvris, voici ce qu'il contenait :

« Tous les avis qu'a reçus madame
« la comtesse de Duncam se sont
« trouvés vrais ; croyez à celui-ci :
« Votre tuteur ne consent à votre
« départ, que parce qu'il est persuadé
« que vous n'avez pas de soupçons
« de sa conduite envers son épouse,
« et de ses projets sur vous ; crai-
« gnez de lui en laisser apercevoir,
« ou vous ne partiriez pas. Ne pou-
« vant, par bienséance, prétendre à
« votre main dans des jours de deuil,
« il avait lui-même formé le dessein

« de vous mettre au couvent, il a
« été ravi que vous l'avez prévenu ;
« n'avez donc aucune crainte. Ne
« rentrez jamais dans ce château,
« c'est le meilleur conseil que puis-
« sent vous donner ceux qui veillent
« sur vous. »

Ce papier écrit par quelqu'un qui paraissait instruit d'événemens qui n'avaient été connus que de madame de Duncam et de moi, ce papier trouvé d'une manière si étrange, me jeta dans la plus grande surprise. Je portai mes soupçons sur madame Durfild, par impossibilité de savoir où les fixer ; et , pour m'éclaircir, je lui fis dire de monter chez moi. Elle vint ; mais je ne pus en tirer un seul mot qui ne fût , pour ainsi dire, une injure ; et sa brusquerie , plus prononcée qu'à l'ordinaire, m'ôta le desir de lui faire aucune question qui, en trahissant mon secret, m'aurait perdue , puisqu'elle n'aurait pas man-

qué, sans doute , d'en faire part à mon tuteur. Desirant cependant m'instruire, je la priai de transcrire une note de ce que je voulais emporter ; mais elle me répondit qu'elle ne savait pas écrire. Alors je fus aussi empressée de la renvoyer , que j'avais eu d'impatience pour la faire venir. Je gardai pour moi l'avis que j'avais reçu ; il servit à me tranquilliser ; je dormis plus paisiblement que je ne l'avais fait depuis long - temps. Le comte me tint parole ; nous partîmes à midi , et nous arrivâmes au couvent. En voyant remonter en voiture le comte et madame Durfild , en entendant fermer les grilles qui me séparaient d'eux , je sentis mon cœur se dilater ; et ma première action fut de remercier le ciel qui m'avait secondée dans le dessein de fuir un lieu où tant de dangers m'entouraient.

La supérieure me reçut avec les démonstrations de l'intérêt le plus vif.

Elle avait connu madame de Dun-
cam, et elle s'estimait heureuse de
pouvoir être utile à celle qui lui avait
été chère. Dans le nombre des jeunes
pensionnaires auxquelles elle me pré-
senta, l'air noble et modeste de ma-
demoiselle de St. - Clément ne tarda
pas à me la faire distinguer. Tout ce
que l'éducation la mieux soignée peut
donner de graces et de talens, se trou-
vait réuni dans cette jeune personne.
Elle joignait à ces avantages un ca-
ractère si franc et si aimable, qu'il
n'était pas possible de lui refuser son
amitié. Je lui donnai la mienne, et
bientôt elle sut de mes secrets ce
qu'il était en mon pouvoir d'en faire
connaître. La réponse de madame
Béatrix, qui me fut remise quelque
temps après mon entrée au couvent,
me rendit encore cette liaison plus
précieuse. Désespérant de pouvoir ja-
mais revenir avec moi, d'après le
congé qu'elle avait reçu de mon tu-

teur, elle avait formé un établissement qui la mettait dans l'impossibilité de me joindre. Elle terminait sa lettre par des vœux pour mon bonheur : « Mais , ajouta-t-elle, comment espérer que vous soyez jamais heureuse, en pensant à l'homme qui tient votre sort entre ses mains. »

Cette réflexion de madame Béatrix était conforme à celles que je faisais journellement ; j'étais bien décidée à ne jamais retourner dans la maison du comte, mais je ne voyais aucun motif plausible pour le refuser quand il croirait nécessaire à ses projets de me faire quitter le couvent. Le seul qui restait en mon pouvoir était de prendre le voile ; triste ressource pour un cœur en secret dévoré d'amour ! Comment renoncer à l'espoir de retrouver Robert ? Je pensais souvent à lui, et si j'essayais d'oublier qu'il était le fils méconnu du comte de Duncam, avec quel

plaisir me rappelais - je que la comtesse en mourant me l'avait désigné pour époux !

N'osant devancer l'avenir qui ne m'offrait que des inquiétudes, je m'accoutumai à jouir nonchalamment de l'espèce de bonheur que je goûtais au couvent. Une vie douce, uniforme, des plaisirs sans éclat, mais sans crainte, l'amitié de mademoiselle de St.-Clément, l'estime des religieuses, l'étude des beaux arts et sur-tout de la musique, qui me rappelait les visites de Robert et de l'aimable Laure au château de Duncam, c'est ainsi que je passai la première année qui suivit la mort de la comtesse. Son époux m'y rendit quelques visites. Je lui dois cette justice, que pendant cet intervalle, je n'eus qu'à me louer de ses procédés, et de la facilité avec laquelle il me permit de me livrer à quelques actions de générosité. Avait-il alors renoncé à ses

affreux projets ? ou cherchait-il à effacer de mon ame les impressions désavantageuses qu'il pouvait me soupçonner d'avoir conçues contre lui ? C'est ce que les événemens ne tarderont pas à apprendre. Avant d'en entreprendre le récit , il est nécessaire de faire connaître la seule chose vraiment extraordinaire qui me soit arrivée dans la première année de mon séjour au couvent.

Il y avait à-peu-près trois mois que j'y étais arrivée , et je n'avais encore rien gagné sur ma douleur. L'image de la comtesse empoisonnée par son époux , me poursuivait tout le jour , et venait encore troubler mon imagination pendant la nuit. Tantôt je la voyais pâle et défigurée , luttant contre les approches d'une mort douloureuse ; tantôt , franchissant l'espace qui nous séparait , elle m'apparaissait avec un visage serein , où se peignait le calme du bonheur. Je

jouissais de la voir dans une situation si nouvelle pour moi. J'aurais voulu prolonger des songes aussi consolans ; mais les illusions dont on a besoin , sont toujours celles qui fuient le plus vite. La tête remplie d'idées tristes , je n'étais guère en état de me livrer à la société des jeunes personnes qui étaient avec moi au couvent. Mademoiselle de Saint-Clément , seule instruite des secrets de mon cœur , était aussi la seule que j'admis familièrement auprès de moi. Le charme de sa conversation , les talens que nous cultivions ensemble , sa gaîté toujours si franche qu'elle n'était jamais déplacée , tels étaient les liens qui m'attachaient chaque jour plus fortement à elle. Sans cesse nous parlions de madame de Duncam , et des instans fortunés que j'avais passés avec elle et les enfans de Pérez ; car Laure et Robert n'étaient pour ma jeune amie

que les enfans de Pérez. Elle ne connaissait pas la partie la plus cruelle de mes malheurs ; jamais je ne lui avais nommé Edouard : ce secret en eût entraîné trop d'autres ; mais sous le nom de Robert , et sous le voile de l'amitié , je trouvais moyen d'épancher mon cœur , sans que mademoiselle de Saint - Clément pût rien soupçonner de ce que je voulais lui cacher.

Un soir que , comme à mon ordinaire , nous nous étions entretenues de nos sujets favoris , je trouvai en entrant chez moi un livre qui ne m'appartenait pas ; il était placé sur ma table , et ouvert. Je l'examinai ; mais voyant qu'il était écrit en style gothique , je ne fus pas tentée de le lire. Je le refermai , et le remis à la même place , avec intention de m'informer le lendemain à qui il appartenait , ce que je fis effectivement. Personne ne le réclama , personne

même ne voulut avouer être entré dans ma chambre ; le livre me resta donc , et comme je ne le croyais pas capable d'exciter ma curiosité , je le jetai sur un meuble élevé. Le surlendemain , je le trouvai de nouveau sur ma table , et ouvert à la même page où je l'avais vu la première fois. Je ne sus que penser ; j'essayai de le lire , mais l'ancienneté des expressions me rebutant bientôt , je quittai ma lecture et me couchai. Le soir du jour suivant , encore le même livre ouvert à la même place , et disposé sur la même table. Ma curiosité fut alors au-dessus des difficultés que m'offrait le style gothique de cette historiette , car c'en était une , et elle n'était pas sans intérêt. Ce qui me parut extraordinaire , ce qui l'était véritablement , c'est qu'à l'endroit où j'avais trois fois trouvé le livre ouvert , il était facile de remarquer que les feuillets avaient été arrachés , et



que les en-
 naissait pa
 de mes m
 avais nom
 eût entraî
 le nom de
 de l'amiti
 pancher m
 demoiselle
 rien soupç
 lui cacher.

Un soir
 naire, nous
 de nos suje
 entrant che
 m'appartena
 ma table, c
 mais voyant
 gothique, je
 lire. Je le r
 même place,
 former le len
 nait, ce q
Personne ne

180 L'HOMME INVISIBLE.

qu'on en avait substitué d'autres, imités à la main. Les pages ajoutées contenait ce qu'on va lire.

FIN DU TOME PREMIER.

68696111

que les enfans de Pérez. Elle ne connaissait pas la partie la plus cruelle de mes malheurs ; jamais je ne lui avais nommé Edouard : ce secret en eût entraîné trop d'autres ; mais sous le nom de Robert , et sous le voile de l'amitié , je trouvais moyen d'épancher mon cœur , sans que mademoiselle de Saint - Clément pût rien soupçonner de ce que je voulais lui cacher.

Un soir que , comme à mon ordinaire , nous nous étions entretenues de nos sujets favoris , je trouvai en entrant chez moi un livre qui ne m'appartenait pas ; il était placé sur ma table , et ouvert. Je l'examinai ; mais voyant qu'il était écrit en style gothique , je ne fus pas tentée de le lire. Je le refermai , et le remis à la même place , avec intention de m'informer le lendemain à qui il appartenait , ce que je fis effectivement. Personne ne le réclama , personne

même de vous
dans ma chambre
donc, et comme
capable d'en
jetai sur un
demain, et
ma tête, et
ou le
sus que
mais l'histoire
reborn
ture de
surtout
à la même
même
au-dessus
le site
ce qui
sans
traquants
être
toute
est
faux

